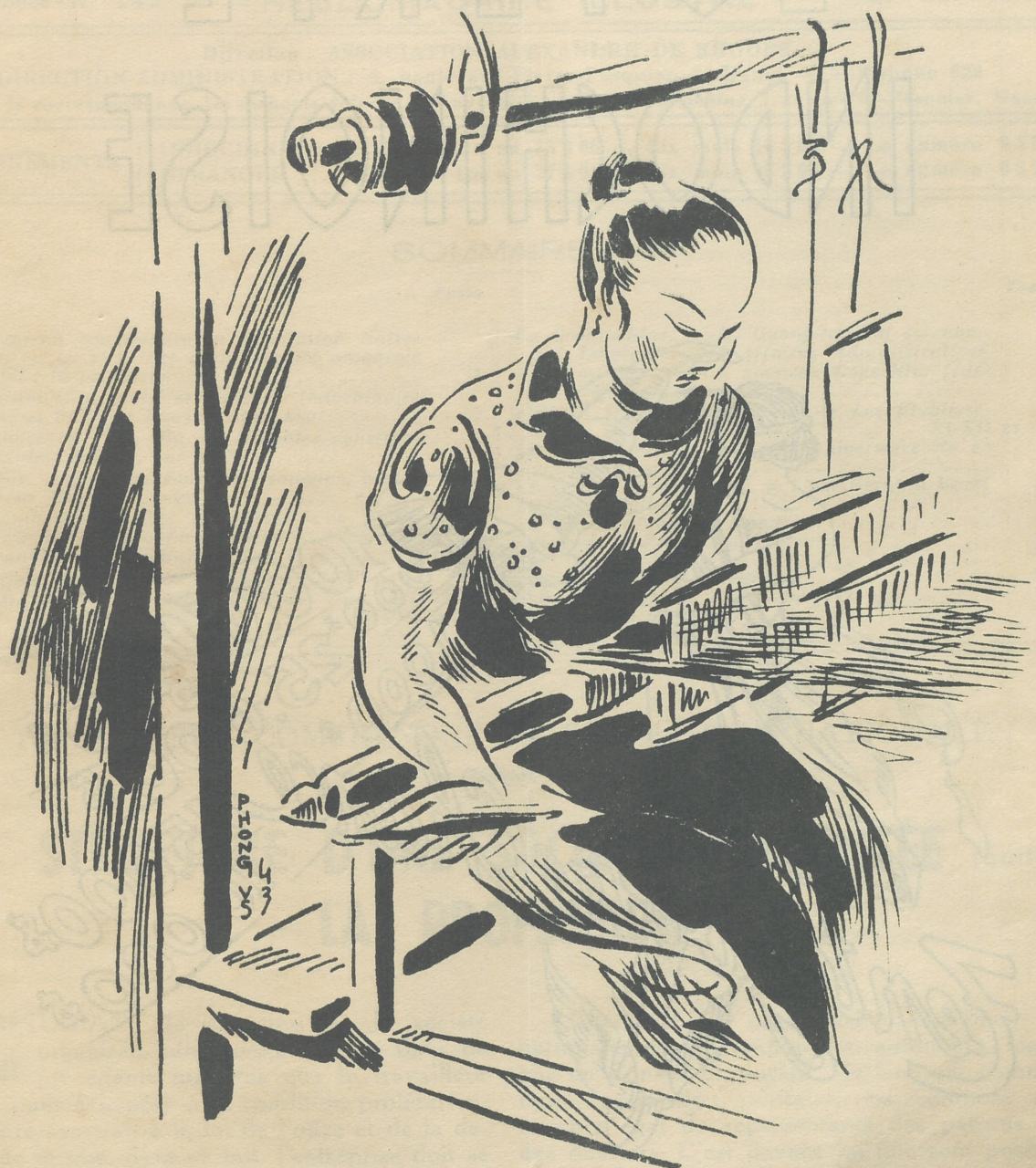
4e Année Nº 143 Le Nº 0$50 Jeudi 27 Mai 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Laotienne au rouet.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Tr. TANLOC

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 143 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 27 mai 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 50
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 70

SOMMAIRE

	Pages
Pour mieux comprendre la Révolution Nationale. — La structure d'une société organisée (suite) : *la profession*	1
Révolution Nationale et Culture Indochinoise (suite et fin), par NGUYEN-TIEN-LANG	3
La France en Pays Moï. — Humbles constructeurs de l'Empire, par M. NER	7
Au Laos. — Les chansons de Sisoupane, par le docteur Gabriel FAURE	10
Au Cambodge. — Une navigation « en pleine terre » dans la province de Kandal à bord de la canonnière « Tourane », par C.	I à VI
Le Service Géographique s'installe à Dalat, par L.	VII
La Fête de Jeanne d'Arc à Hanoi, Hué, Saigon	VIII et IX
En Cochinchine. — M. Duong-tan-Tai est nommé Inspecteur des Affaires Administratives	X
Au Cambodge. — Un nouveau Conseiller fédéral : M. Son-Sann	X
L'Effort français au Tonkin. — Les Etablissements Combel à Haiphong	XI-XII et 13
Le Tonkin célèbre la fête anniversaire de sa Garde Indochinoise	14
Un peu de lyrisme, s. v. p. ! par Bernard BREIL	15
Lettre de Dalat	17
La Semaine dans le Monde	19
Revue de la Presse Indochinoise	20
La Vie Indochinoise	21
Courrier de nos lecteurs	22
Solution des mots croisés n° 112	22
Mots croisés n° 113	23

POUR MIEUX COMPRENDRE LA RÉVOLUTION NATIONALE

LA STRUCTURE D'UNE SOCIÉTÉ ORGANISÉE (Suite)

LA PROFESSION

ETUDIANT la structure de la société organisée, nous avons précisé dans de précédents numéros que le travailleur doit, pour échapper à la condition prolétarienne, être soustrait à la loi de l'offre et de la demande et que, dans ce but, l'entreprise doit se transformer en communauté de travail. « Sa transformation peut seule fournir la base de la profession organisée, qui est elle-même une communauté de communautés », a dit le Maréchal. Voici les grandes lignes de cette organisation, d'après Thierry Maulnier, Robert Francis et J.-P. Maxence (1934) :

« Chaque métier est constitué, localement et nationalement en corporation autonome, régie par un Conseil corporatif. Ce Conseil, comme toute commission paritaire, est composé en nombre égal de représentants des patrons et des ouvriers. C'est devant lui que sont posées toutes les questions relatives à l'organisation du métier, à lui qu'il appartient de trancher les difficultés ou les conflits qui surgissent dans les entreprises, c'est lui qui, sur tous, exerce une surveillance active.

Un contrat de travail (heures de travail, garanties d'hygiène, salaires), ne saurait entrer

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en vigueur, s'il est contesté, sans l'arbitrage du Conseil de la corporation. Celui-ci a pour but essentiel, en effet, d'empêcher le recours aux solutions de violence — grèves, lock-out — qui ruinent les personnes, affament les familles et sont les symptômes d'une société inhumaine et inorganique.

Pour que l'action de ce « Conseil corporatif » puisse être efficace à son tour, il faut qu'il dispose de moyens puissants.

Au premier rang de ces moyens se place le patrimoine corporatif, propriété commune et inaliénable de tous les membres (employés et employeurs) du métier, et dont les personnes composant le « Conseil de corporation » sont directement responsables.

Comment constituer ce patrimoine ?

Progressivement et par des prélèvements périodiques sur la production.

L'Etat actuel grève l'économie nationale d'impôts écrasants. Sur un litre d'essence, vendu au consommateur 2 fr. 50, l'Etat retient plus de 1 fr. 30 de taxes. Il est juste, fatal, que l'Etat — déchargé des œuvres d'assistance et d'assurance qui sont en ses mains anonymes et irresponsables, l'occasion de scandales permanents — laisse à la corporation la liberté de prélever des taxes (1), déterminées par un accord préalable entre ses membres, taxes qui doivent servir à la constitution et à l'accroissement du patrimoine corporatif.

Osera-t-on prétendre que la gestion d'un tel patrimoine coûtera aussi cher que celle des Offices en régime démocratique ? Osera-t-on prétendre qu'elle ne sera pas mieux assurée par des délégués — connus dans chaque région par les entrepreneurs et les ouvriers qui les désigneront — que par des fonctionnaires inconnus, couverts par des ministres irresponsables ?...

Propriété commune à tous, ce patrimoine corporatif n'offre pas sur les Offices étatistes, que des avantages de gestion.

Les fonds des Offices appartiennent à l'Etat, ceux des Corporations appartiennent aux travailleurs. Le mode de perception, d'administration, de distribution des fonds des Offices parce qu'il est général, égalitaire et centralisé, est injuste. Il ne peut, comme en régime corporatif, s'adapter aux nécessités diverses des professions et des régions.

Ce patrimoine, d'autre part, n'est pas seulement une assurance. Il trouve son rôle dans la vie même du métier. Il contribue à rendre efficace le contrôle de tous sur tous.

Un employé, en effet, peut être déchu de sa dignité par décision du Conseil corporatif. Un patron aussi. Son argent ne le place pas à l'abri du contrôle. Un chef — reconnu malhonnête ou incompétent — peut se voir ôter la gestion de son entreprise. Le patrimoine corporatif lui est alors une garantie matérielle.

La « corporation » enfin, doit assurer la représentation de tous les éléments intéressés dans le gouvernement de l'ensemble. Toutes les personnes, tous les intérêts, tous les droits y ont accès. C'est pourquoi, non seulement son existence doit être légale, mais ses décisions obligatoires.

A quelque catégorie sociale qu'ils appartiennent, les travailleurs (employés ou patrons) doivent obligatoirement adhérer à leur corporation, obligatoirement (et si besoin est, par contrainte) exécuter et appliquer ses décisions.

L'efficacité d'une organisation des métiers est à ce prix. Ce caractère obligatoire de l'adhésion n'est d'ailleurs qu'une entrave minime apportée à la liberté individuelle et pour garantir des libertés autrement nombreuses et précieuses. Il représente le minimum d'ordre nécessaire à la société organisée, et non point une contrainte injuste puisque chacun est représenté dans le Conseil corporatif.

Pour être pleinement réaliste, l'organisation corporative doit être « polyplane » : locale, régionale, nationale. Elle doit, en effet, se soumettre aux conditions mêmes du réel qui, selon les lieux et les régions, diversifie les modes de vie, de travail, de propriété. »

Comme le rappelait le Maréchal aux Dauphinois, Grenoble ne s'est pas construite en un jour. Le Portugal de Salazar a mis plus de dix ans à mettre sur pieds ses corporations. L'œuvre entreprise en France est une œuvre de longue haleine. Elle exigera qu'une élite d'hommes s'y consacre. Déjà des bases solides ont été posées. L'organisation professionnelle et la Charte du Travail préfigurent la nouvelle armature française dont l'organisation corporative — le Maréchal vient de le rappeler à nouveau dans son message du 1er mai 1943 — est le but final.

INDOCHINE

(1) Le mode de prélèvement de ces taxes (le meilleur système paraissant être celui qui prélève non sur les salaires et les bénéfices mais sur une fraction de la production elle-même, évaluée à son prix de revient) pourra varier suivant les métiers et les régions.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Révolution Nationale et Culture Indochinoise

(Suite et fin)

par **NGUYỄN - TIẾN - LÃNG**

L'ADMIRABLE, c'est qu'avec la Révolution Nationale nous voyions enfin la certitude donnée à l'Indochine de pouvoir assumer, sans heurts ni à-coups, sans interruptions ni erreurs, cette mission dont parle Edmond Jaloux dans ces phrases, missions de « connaître et retenir le conseil des Ancêtres, de réconcilier l'Europe et l'Asie, le passé et le présent, de rendre une âme aux civilisations qui meurent de ne plus comprendre le sens de la vraie civilisation ».

L'œuvre intellectuelle du régime déchu, pour riche qu'ait pu en paraître le bilan esquissé tout à l'heure, portait en soi les poisons destructeurs, qui, comme le ver dans le fruit, en entravaient la fécondité ou en annihilaient les bienfaits. Le premier des péchés est le péché contre l'esprit. Le culte des idoles, — l'idole Science, l'idole Raison, l'idole Progrès, — finissait par fausser des cerveaux parmi les meilleurs, formés par l'enseignement nouveau. Et quel vide dans les cœurs ! L'admirable morale chrétienne, sans laquelle il n'est pas de vrai principe spirituel pour étayer l'action d'une puissance occidentale qui voudrait donner sa civilisation à une de ses possessions quelle qu'elle soit, et à plus forte raison, s'il s'agit d'une partie de l'Empire riche de son passé spirituel et intellectuel propre, l'admirable morale chrétienne, dont on peut dire que tout Français, même incroyant, la porte infuse en son tréfonds, elle nous était apportée par de non moins admirables conducteurs d'âmes, mais l'action de ces pêcheurs d'âmes était tenue en méfiance par certains gouvernants. Le bien qu'ils ont pu faire, c'était pour ainsi dire contre le gré de ceux-ci. Le malaise moral de la jeunesse grandissait. Ce n'était que verbalisme grandiloquent et revendicateur, individualisme déchaîné, dressant contre la famille, la société, la nation, une jeunesse amère. Ou bien, un perpétuel « à quoi bon ? » était la seule réponse à tout de la part des jeunes gens plongés dans un pessimisme déprimant. Ou encore une folle course aux jouissances matérielles ne leur laissait plus rien voir en dehors du cercle de ces jouissances, dont la satiété précipite leurs victimes dans la lassitude, le désenchantement, le doute. Je sais bien qu'il y eut un snobisme du désenchantement, un romantisme du désarroi moral. Je sais bien qu'à tout prendre, ce malaise de la jeunesse annamite, dont on abusait il y a quelques années comme thème dans une certaine presse, n'est ou n'était qu'un léger mal de dents en comparaison de l'inquiétude universelle qui déjà tourmentait la jeunesse de France même, et la jeunesse de bien d'autres pays civilisés. Mais il n'était que trop vrai que beaucoup de ces « bonnes volontés » qui auraient mérité, selon l'Evangile, la paix, au moins la paix sur cette terre, la demandaient vainement à un monde qui était loin de promouvoir le règne de la justice, de la bienveillance, du désintéressement. Tous ceux-là qui aspiraient à voir se lever sur le monde indochinois une aube de spiritualité ce n'est pas hier, c'est aujourd'hui, c'est avec Pétain comme Chef, qu'ils en voient enfin les premières lueurs.

Car la vraie culture, — il est tout de même temps que nous insistions sur le contenu que recèle pour nous ce terme — ce n'est pas seulement connaissance, mais amour. Ce n'est pas seulement science, mais passion. Souvenons-de ce que disait Platon, notre maître :

« L'amour, dit Diotime, est le lien qui unit le Tout à lui-même. »

Relisons encore ce merveilleux dialogue entre Socrate et l'Etrangère de Martinée :

DIOTIME. — De là, chez tout être fécond et gonflé de sève, cette intensive ardeur à rechercher ce qui est beau, pour se libérer de l'âpre douleur d'enfanter qui le possède. L'objet de l'amour, ô Socrate, n'est donc pas l'amour du beau, comme tu te l'imagines.

SOCRATE. — Qu'est-il alors ?

DIOTIME. — C'est l'amour de la Génération et de la Création dans le beau.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je crois pouvoir déduire de ces sublimes paroles qu'il n'est pas de vraie culture sans amour, et qu'il n'est point de vrai amour qui n'aboutisse au geste créateur. Un homme cultivé, pour moi, ce serait celui qui, en France, visitant une cathédrale, soudain, empoigné, s'agenouille et prolonge l'admiration dans la prière, et non pas celui qui me fait de plus ou moins savants ou compliqués discours sur l'art des cathédrales. Ce serait celui qui, dans un tombeau royal de Hué, se sent tout d'un coup responsable de conserver et de transmettre toute cette beauté faite de mesure et de douceur et non dénuée de grandeur et de majesté, et sentirait revenir à sa mémoire telle strophe du poète Nguyên-van-Xiêm :

Tous ces membres disjoints où tu vois se suspendre
Le lierre, l'orchidée aux feuilles de carmin,
Respirent, en dépit du vieux Temps assassin
L'âme des aïeux, mystérieuse et tendre.

Et c'est dans le même sens que je parlerai de la culture d'un peuple. Un critique français a écrit :

Entre la culture d'un individu et celle d'un peuple, l'œuvre d'art sert de transition et de point de rencontre, car créée par l'individu, elle ne trouve sa véritable place que dans la cité, et la culture d'un peuple n'est pas autre chose, comme l'a si bien montré Nietzsche, que l'unité de style artistique de ce peuple. Une période classique est peut-être simplement une période où, entre l'artiste et le peuple, la communion est si profonde, si intime, que l'artiste, tout en ne créant que pour une élite se fait entendre par le peuple. Dans ces époques, une même passion créatrice, une même force d'expansion, une même volonté de puissance, tient indissolublement l'artiste et le peuple. Celui-ci donne la matière, celui-là rend la forme, et ce sont peut-être ces échanges de force et de grâce, d'ivresse et de rêve, que l'on nomme perfection (André AMAR).

Un grand élan culturel, c'est, ce doit être donc une grande idée ou un faisceau de grandes idées qui donnent à un peuple le sentiment d'une mission, la volonté de l'accomplir, la volonté de vivre et l'aspiration à trouver ou retrouver la grandeur.

Or c'est bien cela qu'à mon avis, la Révolution Nationale nous apporte pleinement.

Le Gouvernement qui restaure les institutions nationales de tous les peuples protégés en Indochine, qui proclame l'identité de certains points du confucianisme séculaire avec certaines nécessités de l'évolution moderne en Annam, qui au Cambodge, continuant l'anastylose, au sens propre, des monuments d'Angkor, et l'anastylose, au sens figuré, des éléments épars de la culture cambodgienne, notamment par les écoles de pagode, entoure maintenant le règne de Sa jeune Majesté Norodom Sihanouk des plus grandes et des plus délicates attentions et rénove les institutions khmères, qui, au Laos, restaure le Vieux Prakeo à Vientiane et rénove la langue **lao**, le théâtre **lao,** la presse **lao,** ce même Gouvernement ne dit-il pas à tous les peuples indochinois :

« Mais non, nous ne voulons plus vous voir tiraillés entre le passé et l'avenir, la voix des ancêtres et la réponse de l'Occident, la piété envers les parents et les aspirations de votre personnalité naissante. Mais non, ceux-là qui prétendaient qu'il vous faut sacrifier l'un à l'autre se trompaient, vous pouvez très bien concilier les deux, les réconcilier. Voyez la France de notre Maréchal, elle est à la fois très nouvelle et très ancienne. Reprenez conscience de la leçon qu'est susceptible de donner le legs ancestral. Etudiez ce legs. Pour commencer, étudiez votre langue maternelle, cultivez-la ; et je veux même que pour les Annamites, le retour aux caractères chinois, simplement en tant qu'instrument de la culture annamite, ce retour ne soit pas à dédaigner. »

C'est la plus grande tradition française qui est ainsi reprise. Et sans doute, la France seule peut faire une telle politique impériale, et c'est méconnaître le génie du Maréchal que de le croire inspiré dans cette politique, par de simples considérations actuelles. En réalité, là encore, il renoue avec le vrai génie français.

N'est-il pas dans le vrai génie de la France de prohiber, d'ignorer complètement même, le préjugé de race ? C'est même un des caractères les plus frappants du tempérament français. La Troisième République, chaque fois qu'elle essayait de faire de l'assimilation, n'arrivait qu'à accentuer les différences quand elle croyait les effacer : car enfin, naturaliser en masse les indigènes, ce n'est toujours que satisfaire (et on peut se demander dans quelle mesure) le nombre de gens ainsi naturalisés et aggraver chez les autres le sentiment de l'existence de deux races, de deux catégories d'Indochinois, souligner donc la différence, voire suggérer la barrière, la séparation. Avec le Maréchal Pétain, c'est la politique impériale la plus française. La valeur d'humanité seule entre en ligne de compte, selon l'essence même de la culture française, son esprit d'universalité et de synthèse. La Révolution Nationale demande aux autochtones d'être d'abord eux-mêmes, c'est-à-dire, loin de renier leurs origines, loin de rompre avec leur passé, d'être très attentifs à faire revivre en eux tout ce passé, d'être des Annamites complets, des Cambodgiens complets, des Laotiens complets, et non pas, sauf rares exceptions, des caricatures de Français. Une fois ce premier résultat atteint, une culture indochinoise naîtra, par la recherche de tous les éléments communs entre ces peuples et communs avec les idéaux français

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et par leur harmonisation. En somme, il s'agit de faire ressortir tout ce qu'il y a d'humain chez ces peuples, et, pour les Français d'Indochine comme pour les Français de France, de se rappeler, dans l'adaptation qui se poursuit sous leurs yeux et avec leur participation, le vers devenu banal mais qui n'en garde pas moins son sens :

Plus je suis Français, plus je me sens humain.

Dans le cadre de la France métropolitaine même, cette doctrine qui tend à rendre la primauté à toutes les valeurs humaines de chaque terroir a trouvé de magnifiques illustrateurs, et, au hasard du souvenir, je cueille une citation d'Abel Bonnard, actuel ministre du Maréchal, disant, en prononçant en 1933 à l'Académie française l'éloge de son prédécesseur Charles Le Goffic :

De toutes les différentes espèces d'hommes, il ne faut abominer que les tyrans maniaques qui veulent éteindre sous un badigeon d'uniformité la charmante variété des choses, et changer en oiseau gris, en morne volaille, le paon éblouissant de la vie. La France n'est pas celtique, ni gauloise, ni romaine, ni latine, c'est manquer à la comprendre que de la réduire à l'un quelconque de ses éléments ; c'est mal apprécier la merveille même de son génie, c'est désigner l'arc-en-ciel par une seule de ses couleurs. La France est la musicienne de l'Occident. Elle a pour âme un concert.

Par la Révolution Nationale, la France redevient pleinement cette musicienne dont parle Abel Bonnard. Elle devient aussi la Musicienne de l'Extrême-Asie si nous, Indochine, nous savions remplir pleinement la mission que le Destin nous a réservée, et que la politique du Maréchal dans l'Empire et particulièrement dans cette partie de l'Empire où nous sommes, nous rappelle expressément.

L'Indochine était traditionnellement, historiquement, un carrefour. C'est le lieu de rencontre des civilisations hindoue, malaise, chinoise. La venue de la France a permis, depuis trois quarts de siècle, à tous les peuples qui la composent de vivre en bonne harmonie, en se comprenant, et en collaborant. La France est l'armature de la Fédération ; son autorité, son influence morale et intellectuelle, resserraient de jour en jour les liens entre les peuples indochinois. Or, la Révolution Nationale nous a donné plus : c'est avec elle que nous sommes remis dans l'ambiance de l'Asie tout entière et que, sans oublier tout ce que nous devons à la nation protectrice et tout ce que nous avons encore à puiser dans son fonds spirituel, nous sentons peu à peu naître la conception d'un rôle de premier plan à jouer pour notre Indochine dans le rapprochement non seulement de la civilisation annamite, de celle laotienne ou cambodgienne avec la civilisation française, mais encore, de l'Asie avec l'Europe dans la synthèse qui doit s'opérer par l'intermédiaire de notre propre sol.

Cette synthèse, le premier pas en est encore dans l'approfondissement de cette notion d'humanité à quoi nous ramène la doctrine du Maréchal. C'est par la doctrine du Maréchal et sa trilogie « Travail, Famille, Patrie » que nous parvenons à la notion de la cité non plus française ou annamite, mais humaine. L'idéal que proposait S. E. Pham-Quynh en préfaçant un livre de M. Georges Bois intitulé « Pour un Confucianisme Nouveau », cet idéal va trouver sa réalisation avec la doctrine du Maréchal et sa traduction sur le plan impérial :

L'éducation morale des Annamites, écrit le ministre et penseur annamite, ne peut plus être unilatérale, et il serait également dangereux de l'orienter dans un sens étroitement traditionaliste comme dans un sens trop nettement moderne. Elle doit procéder d'une fusion, d'une synthèse harmonieuse de la morale traditionnelle et de la morale occidentale.

En réalité, ces deux morales se complètent merveilleusement, et si l'on part du patriarcalisme familial qui est à la base de la conception sino-annamite pour arriver peu à peu et prudemment à un individualisme bien compris, ayant pour but de développer la personnalité humaine en fonction de la famille, de la patrie, de l'humanité, on aura ainsi une morale vraiment humaine et complète qui résume en elle l'essence même des deux éthiques extrême-orientale et occidentale.

Ce programme « développer la personnalité humaine en fonction de la famille, de la patrie, de l'humanité » commence à s'appliquer notamment par la prohibition de tous ces livres pernicieux qui déshonorent la littérature annamite contemporaine, cette littérature malsaine qui exalte les mauvais instincts, la sensualité, l'égoïsme, et qui, il y a quelques années, pouvait impunément fleurir aux devantures de nos librairies.

Développer la personnalité, former des hommes, des caractères solidement trempés, est un leit-motiv de la Révolution Nationale. Le Chef de la Fédération, l'Amiral Decoux, a dit dans son discours à la rentrée de l'Université :

Dans le monde de demain, l'Indochine doit logiquement trouver l'emploi de toutes ses ressources. L'Union Indochinoise aura besoin d'hommes solidement trempés qui constitueront ces cadres sans lesquels, le Maréchal l'a dit, un pays n'a point de solides fondements. Réaliser une synthèse rationnelle des connaissances de l'Occident et de l'Orient, un équilibre harmonieux des valeurs spirituelles pour fonder *une culture originale* qui sera celle de l'élite indochinoise, tel est le but à poursuivre.

***

Il est temps que je formule une conclusion. J'essaierai de vous laisser une impression nette de l'esprit dans lequel j'ai envisagé ce problème de la culture indochinoise et parlé de ce qu'elle reçoit, sous forme d'impulsions déterminantes, de la Révolution Nationale. J'ai foi dans cette Révolution parce qu'elle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nous apporte les principes et les éléments qui nous manquaient pour concilier la notion d'une culture indochinoise avec celles des cultures de chaque pays d'Indochine, concilier l'idéal d'une culture franco-indochinoise, franco-asiatique, avec celui du développement de la culture française et de l'approfondissement de son influence sur les peuples vivant dans l'ordre français. J'ai foi dans cette Révolution parce que, au milieu des souffrances et des épreuves qu'endure la France et qui nous sont épargnées, elle nous apporte, à nous Indochinois, l'idéal d'une mission à accomplir pour témoigner de la grandeur française et de notre dignité. J'ai foi dans cette Révolution parce qu'avec la notion de cette mission qu'elle nous a donnée, elle nous donne l'exemple des moyens consistant en retour à la spiritualité et retour à la tradition. Mais je tiens à préciser, ainsi que l'a dit Charles Maurras quelque part, que :

... Tradition ne veut pas dire transmission de n'importe quoi, mais c'est la transmission du beau et du vrai. De même, dit-il encore, Révolution ne peut pas dire brusque changement, quel qu'il soit. Il signifie quelque chose comme cela et de plus, autre chose.

Si mon exposé paraît incomplet, peut-être avec un sujet aussi complexe ne dépend-il pas de moi qu'il en soit autrement, mais je serais heureux si, au moins, je vous ai persuadés que nous sommes tous responsables à l'heure actuelle du destin de la culture indochinoise, c'est-à-dire, pour une grosse part, de celui de l'Indochine. « Jeanne, il te faut changer d'âme », disait la voix divine, que je me suis plu à rappeler en commençant. Chacun de nous fait-il chaque jour tout ce qui dépend de lui pour renforcer cette compréhension mutuelle entre tous les Français et tous les autochtones, et, chez les Français, pour compléter et approfondir la connaissance du pays et de ses hommes, et chez les Annamites, pour pénétrer l'essence de la littérature, de la science, de la morale françaises, de cette belle morale chrétienne dont je ne suis pas qualifié pour parler ? Voilà la question que chaque Indochinois devrait, au moins de temps en temps, sinon tous les jours, se poser. C'est en possédant un compte exact de tout ce qui veille ou sommeille en nous que nous pourrons efficacement « changer d'âme », cette expression ne signifiant pas autre chose que de donner sa chance à tout ce qui est juste, droit, à tout ce qui monte, à tout ce qui est élan vers les cimes et les sommets.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Humbles Constructeurs de l'Empire

par M. NER

N'Y a-t-il pas une véritable contradiction dans les termes employés pour ce titre ?

« Constructeurs de l'Empire » n'implique-t-il pas une action personnelle et haute, portant le signe et la marque d'un chef, créateur d'une doctrine, d'une foi, d'une organisation, que d'exceptionnelles qualités lui permettent d'imposer aux hommes et aux choses ? Seuls des Harmand, des Gallieni, des Lyautey mériteraient ce nom.

« Humbles » ne désigne-t-il pas non seulement des hommes modestes, obscurs mais encore ceux que leur culture, leur place dans la hiérarchie administrative, le peu d'étendue des moyens et des pouvoirs qui leur sont accordés réduisent à exécuter des ordres, à appliquer une doctrine créée par leurs chefs, à être des subordonnés, non des créateurs ?

Il n'en fut cependant pas ainsi. Trop souvent notre histoire coloniale porte la marque d'une insuffisance de caractère, de connaissances, d'intelligence même chez ceux à qui leur rang, leurs titres, leurs fonctions faisaient donner le nom de chefs. Gallieni le savait bien et le maréchal Lyautey l'écrivit souvent : « Gallieni poursuit implacablement l'œuvre qu'il s'est assignée. C'est l'homme des indigènes, des colons, des petits, la bête noire des « grosses légumes » militaires ou civiles... Nous ne sommes pas beaucoup ici dans les titulaires de grand commandement, à le comprendre et à le gober à fond. Ses fanatiques, c'est la foule des lieutenants, des sous-officiers, des soldats d'abord qui donnent le maximum de leur effort pour un regard ou pour un geste. Ce sont les indigènes... Ce sont les colons enfin, que j'aime comme lui... »

Lorsqu'ils rencontraient à la place du chef, un chef véritable, les humbles étaient ainsi les premiers à le comprendre ; même si les rouages intermédiaires affaiblissaient son action, leur enthousiasme et leur initiative en renouvelaient la force, la transmettaient, bien vivante encore, jusqu'au village lointain, jusqu'à la case perdue dans la forêt.

Trop souvent, les « chefs » de la métropole ou de la colonie étaient dirigés par leurs ambitions, leurs faiblesses, le jeu des influences parlementaires, mondaines ou financières, le souci de respecter les formes et de « n'avoir pas d'histoire », plus que par la volonté d'accomplir vaillamment leur tâche ; ou bien ils se succédaient, aux divers échelons du commandement, ministres, gouverneurs généraux, résidents supérieurs, à une telle cadence qu'ils ne pouvaient donner aucune impulsion, ou imprimaient brusquement des impulsions brutales, passagères et contradictoires.

Alors, les humbles, n'étant ni dirigés, ni compris, ni soutenus, ne perdaient pas tous courage. Les meilleurs d'entre eux affirmaient leur foi, leur volonté. S'appliquant, chacun dans sa sphère, à accomplir l'œuvre qui lui paraissait nationale et humaine, ils forgeaient eux-mêmes leur doctrine et la faiblesse qui se manifestait en haut dans le commandement leur permettait d'imprimer aux hommes et aux choses, l'empreinte vigoureuse de leur personnalité. Ils devenaient, au sens plein de ce terme des chefs, des constructeurs, et l'Empire est fait, dans une large mesure de cette mosaïque d'efforts individuels. Leur position même, au bas de la hiérarchie administrative leur permettait d'être toujours au contact des réalités physiques et humaines et d'agir sur elles sans intermédiaires, à la mesure exacte de leur force.

Lorsqu'ils avaient, ce qui est si fréquent en France, dans les familles de paysans ou d'artisans, le goût de l'observation exacte, le sens du concret, des qualités d'initiative, le sens des responsabilités, le culte de l'action, qu'ils étaient animés d'un patriotisme ardent et d'un amour sincère pour ceux qu'il avaient la charge d'administrer, de soigner ou d'instruire, ils devenaient, au sens plein de ce terme, des constructeurs qui marquaient vigoureusement de leur signe personnel des hommes et une terre.

Souvent, ils succombèrent, en pleine action, à la dureté du climat et à une usure excessive de leurs forces. Mais leur action était si vigou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

reuse et si justement adaptée qu'elle leur survécut, marquée dans le sol ou marquée dans les cœurs.

Parfois même le rayonnement des résultats obtenus devint si manifeste, que leur doctrine née d'une action exactement ajustée aux hommes et aux choses, put s'étendre à zone plus ample et, après leur disparition, se poursuivre en s'élargissant.

Ces caractéristiques de la genèse et de l'organisation de notre empire apparaissent dans toutes nos colonies, aux Indes, à Madagascar, en Afrique comme en Indochine. Dans ce dernier domaine elles sont particulièrement manifestes dans les régions moïs. Leur éloignement, la difficulté des communications, l'incompréhension trop fréquente des chefs de Hanoi ou de Hué ou même des résidents de la côte dont dépendit d'abord l'hinterland et que préoccupaient d'autres problèmes, y donnèrent longtemps à notre action un caractère chaotique et firent prédominer l'action des humbles. C'est d'eux que vinrent les initiatives, les impulsions, les doctrines qui finirent par triompher. Par ailleurs la dureté du climat, les fièvres, l'inconfort, l'isolement, la nouveauté et la difficulté des tâches à accomplir éloignaient des postes qu'ils occupaient la convoitise des médiocres, des arrivistes, des amoureux du confort, des scribes formalistes, permettaient à ceux qu'animait le feu sacré de prolonger ou de renouveler leur séjour, de mettre au point leurs méthodes et d'en approfondir l'action.

Tel missionnaire, tel instituteur, tel médecin, tel garde principal, tel ingénieur, tel administrateur est envoyé dans un petit poste d'une région inconnue ou incomplètement organisée.

Un nouveau climat physique et social l'enveloppe brusquement, le heurtant, sans qu'aucun intermédiaire en amortisse les effets, dans ses habitudes ou ses préjugés.

S'il a l'esprit clair et le caractère vigoureux, le voici délivré des théories fausses ou du formalisme administratif, arraché par l'isolement à une subordination trop étroite, ainsi investi d'une autorité réelle et formé au sens des responsabilités. La nouveauté de sa tâche l'empêche de s'asservir au « précédent » et de poursuivre sa formation coloniale aux pages des journaux officiels. L'ivresse de l'action le préserve du scepticisme, la constatation directe et quotidienne des résultats obtenus l'oriente vers une politique expérimentale où l'enthousiasme est discipliné par la réaction du fait à l'idée ou au vouloir, le doute balayé par la vision de la route ouverte dans la forêt, des bâtiments qui montent, des structures sociales affermies ou adaptées, des âmes conquises, des famines, des épidémies ou des guerres reculant devant les récoltes accrues, les échanges facilités, la création de l'infirmerie ou de l'école, l'ordre instauré.

Ils vivent ainsi dans le concret, l'humain, le charnel. Ce sont des faits et non des mots qu'ils modèlent et ordonnent. Ils sont au sens le plus fort de ces termes, des créateurs et des chefs et la conscience directe de l'efficacité de leur action les préserve des ambitions et des cupidités mesquines.

Lorsque leurs chefs savaient les comprendre, ils s'attachaient à eux avec cette ferveur que décrit si bien Lyautey. Lorsque, au-dessus d'eux, se croisaient les ambitions, les incohérences, les faiblesses, la corruption, le favoritisme, que s'y déversaient, paroles d'inaction, les flots d'une éloquence lénifiante ou fougueuse, ils poursuivaient simplement leur tâche ayant tout près d'eux, dans le spectacle des résultats obtenus, leur juge et leur récompense. Ainsi se maintenait, aux échelons inférieurs la continuité, la flamme et le sens du réel qui firent la force de notre Empire.

Je me propose de le montrer en étudiant l'organisation des écoles moïs, et l'action qu'exerça dans ce domaine M. Antomarchi, mort à la tâche après plus de dix ans d'une activité fervente, enthousiaste et tenace, poursuivie presque sans interruption de 1930 à 1941. J'ai visité les pays moïs de façon régulière depuis 1927. Je puis affirmer que sans l'activité et le dévouement persistants de M. Antomarchi, l'œuvre scolaire amorcée par les Pères de la Mission des sauvages, définie par Guénot, puis appliquée par Jérusalemy et Sabatier et qui est la pièce maîtresse de la politique moï, n'eut sans doute pas survécu au scepticisme ou à l'hostilité qui gagnèrent presque tous les esprits lorsque ce dernier eut été enlevé au Darlac. Je le montrerai ensuite en étudiant Canivey, inspecteur de la garde indigène, qui, au cours d'un long séjour à Dalat, soumit et organisa les populations de la région, traça les premières routes et gagna si bien le cœur des habitants qu'après plus de trente ans, il reste, sous le nom d'Ong ba Luwê, vénéré et chanté par les poètes moïs comme un héros local.

Je le montrerai enfin en étudiant Guénot qui forgea dans l'action et fixa dans ses écrits les principes de la politique moï. Des hommes comme Sabatier, Jurésalemy, bien d'autres encore furent formés à son école et le tenaient pour leur maître.

Je pourrai ainsi à la fois rendre un hommage direct à quelques-uns des meilleurs artisans de notre action en Indochine et à travers eux à tous ces vrais coloniaux — œuvrant obscurément en des postes lointains — dont ils symbolisent le courage, la volonté, l'initiative, l'intelligence, les mystiques réalistes, exactement adaptées au concret qui les engendra.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DE LA FORÊT A L'ÉCOLE

L'organisation d'un enseignement adapté à la mentalité, à la structure sociale et aux bene s'est développé sous une forme cohérente, vigoureuse et ample qu'au cours de ces toutes dernières années.

Les rapports administratifs ne permettent guère d'en fixer l'origine et les premières formes, les archives provinciales ayant presque toujours disparu.

Hanoi est plus riche, et les documents que M. Boudet m'a aimablement ouverts permettent de compléter sur ce point ceux que possèdent la Direction de l'Instruction Publique et les Directeurs des écoles du Darlac.

I. — La Mission des sauvages.

Il serait injuste d'oublier, comme on le fait trop souvent, que l'initiative d'un enseignement moï est due aux Pères de la « Mission des sauvages ». Ses premières formes sont ainsi vieilles de près d'un siècle, sont bien antérieures par conséquent à l'établissement de la domination française sur les plateaux moïs et même dans le reste de l'Indochine (1).

C'est dès 1842, en effet, que l'établissement de la Mission fut tenté sur l'initiative de Mgr Guénot, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, qui en imposa tenacement la réalisation. L'héroïsme des premiers missionnaires leur permit de surmonter les difficultés de toutes sortes que leur opposèrent longtemps les persécutions annamites, l'hostilité des Moïs, l'âpreté du sol, les rigueurs du climat.

En 1850, après de premiers échecs, les Pères Combes et Fontaine et le diacre Do, puis les Pères Desgouts et Dourisboure s'installèrent au Kontum : la Mission était fondée.

Elle avait un double but : créer pour les chrétiens annamites et leurs missionnaires une zone de refuge où ils pourraient échapper aux persécutions qui devaient si souvent se renouveler, en Annam, jusque vers la fin du XIX^{e} siècle, puis, évangéliser les « sauvages ».

Les Pères apprirent vite les dialectes locaux. Dès 1843, ils obtenaient de premières conversions, traduisaient en Bahnar, en Reungao, en Sedang, en Jaraï prières et catéchisme.

Ce n'est cependant qu'en 1908 que fut créée une école régulière.

Par la création de cette première école moï où les études devaient durer trois ans, « nous voulions disaient les Pères, vite pourvoir nos chrétientés de catéchistes un peu mieux instruits et sachant lire et écrire couramment le Bahnar.

» ...Mais notre grand but est d'essayer de transformer complètement la conception des choses dans l'esprit de cette petite élite. »

En 1923, ils décidaient de porter « à six ans la durée des études qui pourront ainsi être plus fortes et nous permettront d'aborder l'étude du français » (2). A cette date, l'internat comprenait une centaine de pensionnaires, et le Père Kemlin rêvait d'une « œuvre similaire pour les petites Moïesses. »

Les écoles moïs de la Mission de Kontum ont continué leur action. Elles ont formé des catéchistes et aussi des prêtres bahnars : quelques-uns poursuivent leurs études jusqu'au grand séminaire de Pénang, dont ils sont revenus docteurs en théologie.

Par ailleurs les Pères avaient non seulement ouvert la route dans laquelle devaient s'engager les écoles officielles, mais encore fourni à celles-ci de premiers manuels qu'elles utilisèrent directement au Kontum, dont elles s'inspirèrent ailleurs. Elles avaient surtout triomphé des premières répugnances de tribus qui ignoraient l'écriture, prouvé à quelques-unes la valeur de notre instruction.

Cette œuvre des Pères ne prit cependant pas l'ampleur qu'on pouvait en attendre. Les succès rapides de l'évangélisation des Bahnars ne se poursuivirent ni en extension, ni en profondeur ; les autres tribus, surtout la puissante tribu Jaraï, se laissèrent à peine entamer. L'établissement de l'autorité française provoqua même un certain retour aux croyances traditionnelles.

Une brochure du P. Kemlin publiée en 1923 : « L'Immigration annamite en pays moï », marque bien à la fois les déceptions éprouvées et l'orientation nouvelle donnée à l'action des Missions.

L'excellent ethnographe qu'est le Père, dont les beaux travaux sur les Reungao gardent une autorité durable, affirme que le Moï « est littéralement, du matin au soir, l'**esclave** de la superstition » et juge impossible d'élever son niveau mental et social sans l'intermédiaire de l'Annamite.

La Mission s'orientait ainsi vers le développement des chrétientés annamites dont la première avait été organisée en 1874 par P. Hugon. La montée des immigrés de la côte leur paraissait permise par la faible densité de la population autochtone et exigée par le surpeuplement des deltas. Elle serait favorable aux Moïs eux-mêmes qui en recevraient un exemple et des leçons. La création d'une élite de Moïs instruits passait ainsi au second plan.

(Lire dans notre prochain numéro : *Antomarchi, organisateur des Ecoles Moïs.*)

---

(1) Cf. P. DOURISBOURE : *Les sauvages Ba-Hnârs ;* H. MAITRE : *Les jungles moï ;* Marcel NER : *Lépreux et Léproseries moï ; Marie Ier, roi des Sédangs ;* CUPET : *Voyages au Laos in Mission Pavie.*

(2) Discours du P. KEMLIN au Gouverneur Général en tournée à Kontum (mai 1923).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AU LAOS

Les chansons de Sisoupane

par le Dr GABRIEL FAURE

Une fleur à l'oreille, et accroupi sur ses talons, Sisoupane danse ses chansons.

Un orchestre le soutient de sa musique, mais il parle plus qu'il ne chante, et ses mains dansent plus qu'il ne parle ; prestes, elles s'interrompent au milieu d'une mesure pour remonter



la mèche de cheveux noirs qui descend parfois caresser ses yeux, et elles repartent de plus belle, flexibles, entraînant dans leurs ondulations le beau corps drapé d'un passalon.

L'œil malin, la réplique hardie, improvisant ses souvenirs que deux aigres violons, un khêne et un xylophone ne parviennent pas à couvrir, Sisoupane danse ses chansons.

~

LE SEUIL

Fais halte au tournant de la route. Te voici sur l'arête même de la cordillère qui, mieux qu'une frontière tranche deux mondes. Eau indécise, à toi de choisir ta pente.

Derrière toi, il pleut sur la Chine, et le brouillard lance à ta suite ses dernières brumes comme des supplications vaines. Vois s'évaporer leurs fantômes sur le seuil du royaume Lao.

Laisse derrière toi pleurer la vieille Chine. Descends vers l'Inde aux bonheurs faciles, où sous l'ombrage des fleurs marchent des hommes bruns aux longues jupes, où des bonzes en toge jaune méditent au seuil des pagodes pointues.

~

LE MARCHÉ

« Chef de village, il nous faut du riz, des poulets, des noix de coco, des papayes, et des filles.

— Il n'y en a pas. Bô mi.

— Les rizières sèches indiquent les granges pleines, les papayers vont casser sous le poids des fruits, et plus d'une fille rieuse est remontée précipitamment dans sa case lorsque nous sommes passés. Fournis-nous tout cela.

— Bô dai. C'est impossible.



— Impossible de prendre ton arbalète et du seuil de ta maison d'empenner un poulet ? de dire à l'un de ces enfants nus de monter à un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cocotier ? de jeter un appel qui rassemblera autour de nous toutes les filles ? Ne peux-tu faire un effort pour des voyageurs qui ont faim de tout ?

— Bô keui. Ce n'est pas l'usage.

— J'ai là plein de pièces d'argent ; serais-tu sage au point de leur préférer ta somnolence ? Ne crains-tu pas que ce bâton qui m'a aidé à cheminer dans les forêts de ton pays ne m'aide maintenant à te convaincre ?

— Bou hou thiad. Je ne comprends pas. »

~

LE POUBAO JOUEUR DE KHÈNE

Le poubao joueur de khêne suit son idée et sa chanson ; et ses pieds suivent leur chemin.

Le long instrument collé à ses lèvres surmonte ses épaules comme un fusil mélodieux, et menace la lune qui se balance mollement à la cime d'un aréquier.

La rue est pleine de sa plainte, si pleine de sons sonores qu'il n'y a dans la nuit place que pour lui ; et tous les habitants sont remontés derrière leurs portes.

Il est passé qu'on l'entend encore. Il semble, avec ses longues jambes et ses bras refermés sur le grand khêne, une araignée qui tisserait sur le village une toile de musique.

~

LA MONTAGNE BIENVEILLANTE

Devant nous, posé comme un but à atteindre, le grand rocher, seul et droit, nous regardait venir.

Un détour du sentier le montrait, un détour du sentier le cachait, et toujours il reculait, tantôt à notre droite, tantôt à notre gauche, parfois même dans notre dos, comme s'il s'amusait à nous dérouter.

Nous pensions ne plus jamais l'atteindre, quand soudain il se posa près de nous, géant joueur qui se laissait attraper par des enfants. Et toute la nuit, il veilla sur notre sommeil, pendant que deux oiseaux chantaient sans se lasser une chanson sur trois notes.

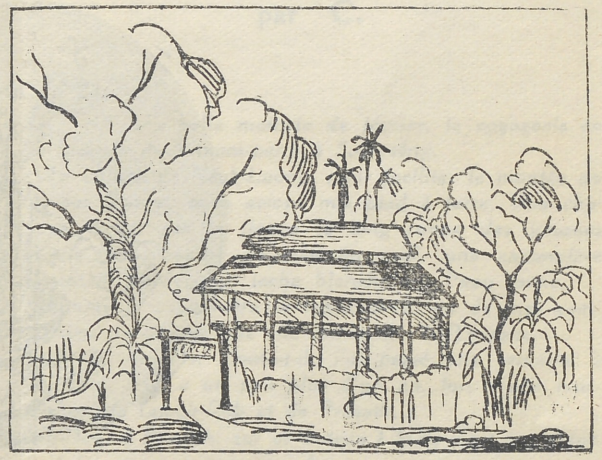
Au matin il nous regarda partir entre les arbres, tout embrumé de nuages comme de sommeil. Jusqu'au soir il surveilla notre route, et, lorsque nous quittâmes le sentier, il se haussa une dernière fois par-dessus les montagnes, comme un ami perdu dans la foule vous dit adieu aussi longtemps qu'il vous voit.

~

LES PHIS

Au crépuscule nous arrivâmes dans une clairière où dormait une maison de bambous tressés. « N'allons pas plus avant, dit Sisoupane ; avec la nuit les phis vont descendre sur la forêt et malheur à qui s'avancerait dans leur royaume.

» Ne ris pas, ô Than, ils sont tout-puissants et pénètrent les plus secrètes pensées. Peut-être même sont ils à l'affût derrière les larges feuilles des bananiers. Pour ma part, je ne ferai pas un pas de plus. »



Et il m'entraîna vers la maison qui dormait, droite sur ses pilotis comme un échassier au bord d'une mare. Il était temps ; dans le soir la forêt tendait vers nous ses rameaux comme des poings, les arbres resserraient leur cercle, et des oiseaux nocturnes passèrent en hululant comme un vol mou de vampires.

~

DÉSIRS

« Qu'aimes-tu, Sisoupane ?

— Les claires nuits laotiennes où la lune se pose sur le toit des pagodes.

— Et après ?

— Les lourdes siestes, quand le soleil écrase la maison ; les soirs de Boun où, sous les yeux des parents, les garçons essaient de séduire les filles.

— Et après ?

— Un air de khêne, une saison des pluies qui emplit ma rizière.

— Mais encore ?

— Je crois que je n'aime rien. »

~

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE BA-SI

« Seigneur blanc, centre vers qui converge toute cette assemblée de filles assises sur leurs talons, nous déposons devant toi ce vase où sur des feuilles de bananiers un poulet voisine avec du riz et des pièces de monnaie.

» Allumons les bougies, récitons l'incantation à Bouddha, et nous avançant sur nos genoux, jusqu'à tes pieds, permets que nous liions tes poignets de bracelets de coton ; dans leurs nœuds nous enfermons toutes les bénédictions. Sambay.

» Une autre encore s'avancera, puis une autre puis d'autres t'attacheront ces fragiles liens d'amitié qu'il te sera facile de rompre le jour ou tu nous oublieras.

» Mais garde-toi alors de les égarer : ils deviendraient autant de vipères qui se dresseraient sur ton chemin. Jette-les dans l'eau, qui fuit plus inconstante encore que ton inconstance, ou dans le feu qui s'éteindra encore moins vite que ton souvenir. Sambay. »

(A suivre.)



Sont parus aux

EDITIONS ALEXANDRE-DE-RHODES

6, Boulevard Pierre-Pasquier — HANOI

I. — **TRADUCTION DU " KIM VÂN KIỀU "** (*tome I*) par NGUYÊN-VAN-VINH (Texte en Quôc-Ngu, traduction littérale, traduction en français courant, notes et commentaires).

II. — **" LƯỢC KHẢO VIỆT NGỮ "** (*Etude sur l'Evolution de la langue annamite*) par LÊ-VAN-NUU.

III. — **LES " FABLES DE LA FONTAINE "**, texte français et traduction en Quôc-Ngu par NGUYÊN-VAN-VINH ; illustrations de MANH-QUYNH.

IV. — **" LE PAYSAN TONKINOIS A TRAVERS LE PARLER POPULAIRE "**, par PHAM-QUYNH ; illustrations de MANH-QUYNH.

V. — **" TRẺ CON HÁT, TRẺ CON CHƠI "** (*Les enfants chantent, les enfants s'amusent*), textes recueillis par NGUYÊN-VAN-VINH ; illustrations de MANH-QUYNH.

Pour paraître ultérieurement :

I. — **TRADUCTION DU " KIM VÂN KIỀU "** (*tome II*).

II. — **" CHINH PHỤ NGÂM "** (*Complainte de la femme d'un guerrier*), texte annamite, traduction littérale, traduction en français courant, notes et commentaires, par BUI VAN-LANG.

III. — **LES " CONTES DE PERRAULT "**, texte français et traduction en Quôc-Ngu, par NGUYÊN-VAN-VINH ; illustrations de MANH-QUYNH.

Dépositaire Général : MAI-LINH, 21, Rue des Pipes — HANOI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AU CAMBODGE

UNE NAVIGATION "EN PLEINE TERRE"

DANS LA PROVINCE DE KANDAL

A BORD DE LA CANONNIÈRE "TOURANE"



par C.

PAR une belle matinée de février, je voyageais en car chinois de Phnom-penh à Soai-riêng.

Au village de Néak-Luong, pour faciliter la montée du car sur le bac, nous avions mis pied à terre. Une chaloupe étirait sur le fleuve le long ruban des jonques qu'elle remorquait ; un peu en aval, une canonnière remontait le Mékong, tache blanche sur l'eau jaune.

Comme la canonnière se rapprochait, un de mes compagnons de voyage, me cita son nom : le Tourane.

« Je la connais, ajouta-t-il, j'ai passé une semaine à son bord, il y a un peu plus d'un an, lors d'une tournée qu'elle effectuait dans Kandal, jusqu'aux kums (1) *de Chroisnor, de Loeuk-Dek et de Prasath. »*

Je lui manifestai tout de suite mon étonnement : « A Loeuk-Dek, à Prasath, sur ce bateau ? Mais c'est en pleine terre et l'on n'y voyage qu'en charrette à bœufs à la saison sèche et en sampan aux hautes eaux ! »

Nous étions presque au milieu du fleuve quand la canonnière nous dépassa...

« C'est bien sur ce bateau que j'ai été à Chroisnor et Prasath », reprit mon compagnon.

« Look, lui répondis-je, j'ai été autrefois « balaket » (2) *à Loeuk-Dek. Il n'y existe qu'un « prek »* (3) *minuscule et sinueux et d'ailleurs asséché dès le mois de mars, qui draine les eaux des marais et des « bengs »* (4) *jusqu'à Bac-Nam sur le Bassac et jamais, à ma connaissance, chaloupe ni canonnière ne l'a remonté. »*

Mon compagnon regarda encore un instant la canonnière : « C'est bien sur ce bateau que j'ai été à Loeuk-Dek, je vous enverrai, pour vous le prouver, mes notes de voyage et des photographies ».

Quelques semaines après je reçus un petit paquet timbré de Kratié. Il contenait un cahier jaune dont la couverture portait cette inscription : « Notes de voyages à bord de la canonnière Tourane *». Ce voyage — le seul dont j'ai entendu parler — d'une canonnière de cent quarante tonnes en pleine terre de Kandal, était relaté en quelques pages sèches, écrites d'une plume malhabile ou pressée.*

Je l'ai retranscrit ici :

A bord du « Tourane » le 15 octobre 1941 : de Phnom-penh à Chau-doc...

... A 9 h. 20, ayant à son bord, M. le Résident et M. le Chauvaiket (5) de Kandal, une grande statue du Bouddha et de nombreuses offrandes destinées à la pagode de Loeuk-Dek, la canonnière largue l'appontement de la Résirence supérieure sur le Tonlé-sap, et au confluent des Quatre-Faces, entre dans le Mékong. Au hameau de Tan-loi, où nous mouillons, une foule dense regarde et commente. De nombreux sampans se détachent de la berge... Une délégation conduite par le Chauvaisrok (6), apporte vœux et offrandes de fruits et de confiseries cambodgiennes.

Poussés par le violent courant du fleuve en pleine crue, nous gagnons le canal de Tanchau que nous embouquons pour gagner le Bassac.

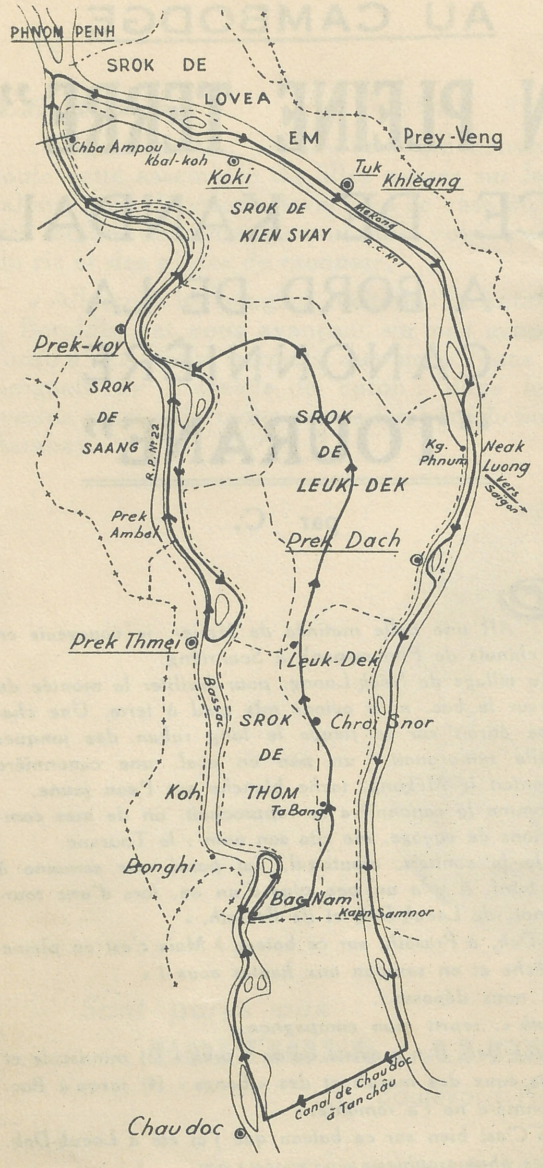
Voilà dans le sud, Chau-doc et la mosquée de son village malais.

Nous accostons l'appontement du marché sur le rach Chau-doc, au milieu d'un véritable village flottant de jonques et de sampans.

16 octobre : de Chau-doc à Chroi-Snor.

De bon matin, la canonnière s'évite dans le rach et remonte le Bassac. Dans un jaillissement écumeux des pagaies, des pirogues de course longent le bord, flèches sur l'eau jaune.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Itinéraire suivi par la canonnière "Tourane"

A Bac-nam, nous accostons un petit appontement en bambous, devant le poste de police, presque effondré sous le poids des autorités du lieu : « Chauvaisrok » (chef de circonscription) de Kas-tom, « mékum » (chef de village) et douanier de Bac-nam, bonzes des pagodes, personnel de la distillerie, piroguiers en grande tenue bleue, orchestre piphat du srok (7) qui, pendant le déjeuner, agrémentera de musique khmère un repas cambodgien.

14 heures. — La canonnière appareille, s'évite un peu en amont de Culao Bac-nam et redescend, poussée par les quatre nœuds du courant de crue du Bassac... La manœuvre est impressionnante : l'embouchure du prek n'a guère plus de quinze mètres de large et ses eaux noires qui en sortent en tourbillons sinistres semblent nous en interdire l'entrée... Les kapokiers de la berge défilent rapidement. Voici l'appontement en bambous... L'homme de barre lance la canonnière sur la gauche... ; voici l'autel du neakta, le génie du village, qui balise l'entrée du prek à vingt mètres..., à dix mètres... Nous allons monter sur la berge... « Babord stop, zéro la barre ! ! ! »... l'avant du bateau entre dans les eaux du prek tandis que l'arrière encore soumis au courant du Bassac, dérive et pivote... « Lente, les moteurs ». Les chapburns résonnent... et nous embouquons le prek Bac-nam, passant à toucher l'autel du génie où fument quelques baguettes de culte piquées dans un vase de cendres. Le tout Bac-nam est là sur les balcons des maisons léchés par les vagues de notre sillage ; la canonnière avance lentement dans le prek qui n'a guère plus de quinze à vingt mètres de large... Mais la sonde, inlassablement lancée par un gabier, annonce heureusement des fonds de cinq à huit mètres.

Dès la sortie du village, le prek se rétrécit, vire à droite, vire à gauche, s'incurve, forme des S, des sinuosités incroyables entre deux rangées de bambous et de kapokiers. La carte se révèle rapidement erronée, mais nos pilotes, le mékum et un vieil Annamite à gros chignon, se font forts de nous conduire jusqu'à Prasath.

Les tournants à angle droit succèdent aux S, les virages tortueux aux sinuosités et bien que nous avancions très lentement, l'homme de barre a fort à faire... Les ordres de barre et les commandements aux machines se précipitent : « Tribord, stop !..., à droite, toute... Tribord arrière lent... Babord avant demi... ». La berge de gauche se rapproche ; drossée par le courant, la canonnière refuse de tourner... « Babord avant toute ! Tribord arrière demi ! ». L'avant du bateau semble hésiter encore, puis lentement pivote sur la droite vers le milieu du prek... mais, brusquement, entre deux touffes de bambous survient une risée plus forte de la mousson, et la canonnière dérive de nouveau vers la berge... « Tribord, stop ! ». Rien à faire, les bambous forment déjà voûte au-dessus de la passerelle, et nous voici dans les décors ; l'arrière disparaît dans la futaie sous l'œil effaré du bep, dont la cuisine se trouve tout à coup en pleine silve et les plats livrés aux fourmis... Comme des sampaniers sur le Mékong, les matelots débordent le bateau à l'aide de longues gaffes en bambous ; nous voici dégagés et de nouveau en route... A chaque virage, de la passerelle, je me demande comment la canonnière pourra caser ses trente-sept mètres entre les deux rives qui semblent se refermer comme un piège sur le « Tourane »... Des feuilles, des branches cassées jonchent le pont. Voici Tabang et ses cases sur pilotis ; les chiens aboient, les cochons grognent de terreur dans leurs parcs flottants, des troupes de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



pelouses d'herbes flottantes ? M. le deuxième pilote sourit de toutes ses dents laquées, mais ne dit mot. Pendant quelques minutes nous essayons de suivre le cours du ruisseau à la sonde : « Tribord, 6 mètres, babord, 6 mètres... Tribord, 2 mètres, 1 m. 80... ». Voici la berge... Nous virons à droite, nous virons à gauche, entre les bancs d'herbes et de « luc-binhs » (jacinthes d'eau). Rapidement cela devient impossible de rechercher à l'aveuglette le lit du prek. On dirait un bateau de fous sur un lac d'eau douce. Pourtant Chroisnor est là, tout près de nous, à moins de deux kilomètres, il étale ses arbres et ses toits.

« 2 mètres..., « 1 m. 80 »..., « 2 mètres », annonce la sonde... Décidément, nous avons abandonné notre

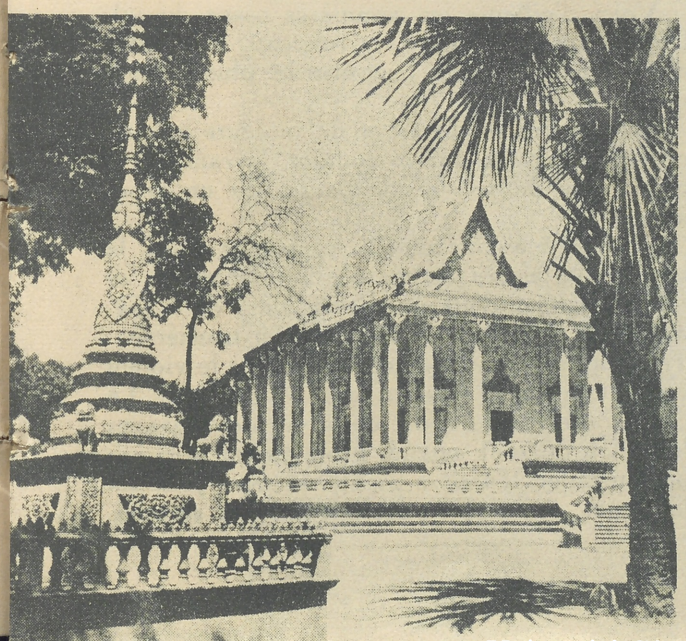
Le « Tourane » dans un des virages du Prek Bac-Nam.

canards se réfugient sous les cai-nhà, le pêcheur, étonné, surveille son sampan... M. le premier pilote conseille de se méfier de la sortie du village où le prek tourne brusquement entre deux rangées d'arbres et, de fait, nous sommes une fois de plus jetés sur la berge par le courant, et nous n'en sortirons qu'à l'aide d'une aussière frappée sur un arbre et virée au treuil du bateau.

Moins d'un kilomètre après Tabang, les arbres se font plus rares sur les rives, s'espacent et disparaissent, le cours du ruisseau s'efface dans une immense plaine liquide, parsemée de-ci de-là, de bancs d'herbes et de bouquets d'arbres dont la crue gagne les branches hautes.

M. le mékum est anxieux... comment reconnaître le prek entre deux





poursuite du prek et nous coupons tout droit à travers le beng Halpra, prairie où trois mois auparavant paissaient de paisibles buffles roux...

16 h. 50. — Nous entrons dans Chroi-Snor par une belle avenue liquide entre deux rangées de cabanes sur pilotis et nous mouillons pour passer la nuit devant la maison du notable annamite, riche fermier de pêcheries, à deux cents mètres au sud de la pagode.

17 octobre : De Chroi-Snor à Loeuk-Dek.

Cette nuit, poussé par les vents de nord-est, un violent orage s'est abattu sur la steppe inondée, dérivant dans le prek, des masses énormes de luc-binhs, de tracouns et de liserons d'eau, véritables îles flottantes qui, peu à peu,

KANDAL.- Pagode Slaket (Koki)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Réjouissances à Loeuk-Dek à l'occasion du passage du « Tourane »

s'entassèrent sur la chaîne et allongèrent autour du bateau leurs bouquets compacts. Sous la poussée de ce jardin indésirable, la chaîne raidit et l'ancre chassa, nous drossant sur l'autel du neak-ta de Chroi-Snor...

Il fallut faire appel à des coolies du village, qui toute la nuit, travaillèrent avec de grands sabres d'abattis à dégager le bateau.

Ce matin, en me réveillant, je vis que nous étions prisonniers de ces plantes : les jardins flottants avaient bouché le prek sur plus de cinq cents mètres. Il fallut de nouveau mobiliser une armée de coolies pour creuser un étroit passage par où la canonnière put gagner la sortie de Chroi-Snor, non sans engager ses hélices dans les liserons et les luc-binhs...

Pirogue khmère



La voie est libre : les hélices ont été dégagées par un plongeur annamite et devant nous le prek s'élargit et s'étire en une incroyable ligne droite d'eaux claires entre les deux plaines inondées, parsemées d'herbes et de plantes aquatiques.

A Réang Chrum, nous quittons les bengs pour suivre l'avenue boisée du prek qui mène à Loeuk-Dek...

10 heures. — Nous naviguons depuis quelques minutes entre deux cordons d'arbres... Dans le prek, le courant est violent car Loeuk-Dek, bâti sur un plateau, n'est inondé que depuis un mois.

Voici d'ailleurs les premières cases du village derrière ce coude du ruisseau, le dernier de ce voyage, mais peut-être le plus dangereux...

Manœuvres de barre et de moteurs se succèdent ; emporté par le courant, l'avant de la canonnière dérive vers la berge, sur un arbre mort...

« Tribord avant toute..., à gauche toute la barre »... L'arbre est paré ; la manœuvre se répète pour un deuxième arbre, paré de la même façon, mais en voici encore un troisième... Très lentement, le bateau s'évite dans le violent courant de crue, l'avant passe à toucher... La canonnière va reprendre de la vitesse et gagner le milieu du prek quand, brutalement saisi par un tourbillon, l'arrière pivote, et nous jette sur la berge..., encore une fois !... Moteurs stoppés,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nous examinons à la sonde l'étendue des dégâts : c'est un échouage en règle : sur vingt mètres à tribord, déjaugé de dix centimètres, le bateau repose sur la rive.

Pendant deux longues heures, des aussières s'allongent, frappées sur des arbres voisins virées au guindeau de la canonnière dont les moteurs brassent l'eau boueuse... ; le navire ne recule pas d'un centimètre, ne pivote pas d'un degré. Par bonheur, un matelot qui nageait près du bord pour examiner les lieux, découvre enfin un gros tronc d'arbre immergé qui coince le bateau sur la berge... il est vite scié... et nous voici en pleine mer, ou du moins au milieu du prek...

12 heures. — Nous arrivons à Loeuk-Dek, par une voie majestueuse entre deux longues suites de cases cachées dans les bambous et les kapokiers. Pavillon cambodgien en tête de mât, le « Tourane » avance lentement dans le prek qui s'élargit progressivement.

Dans un site magnifique, Wat Choi abrite sous les grands kokis de droite sa pagode et le calme monastère de ses saints moines. A gauche, la salakum (8) élégante et spacieuse apparaît dans un décor très océanien de cocotiers et d'arbres à pain...

Une armada joyeuse de sampans et de pirogues de course fait force de rames et de pagayes au-devant de nous. Une foule curieuse se masse sur les deux berges, pendant qu'un pétard somptueux égrène ses détonations de-

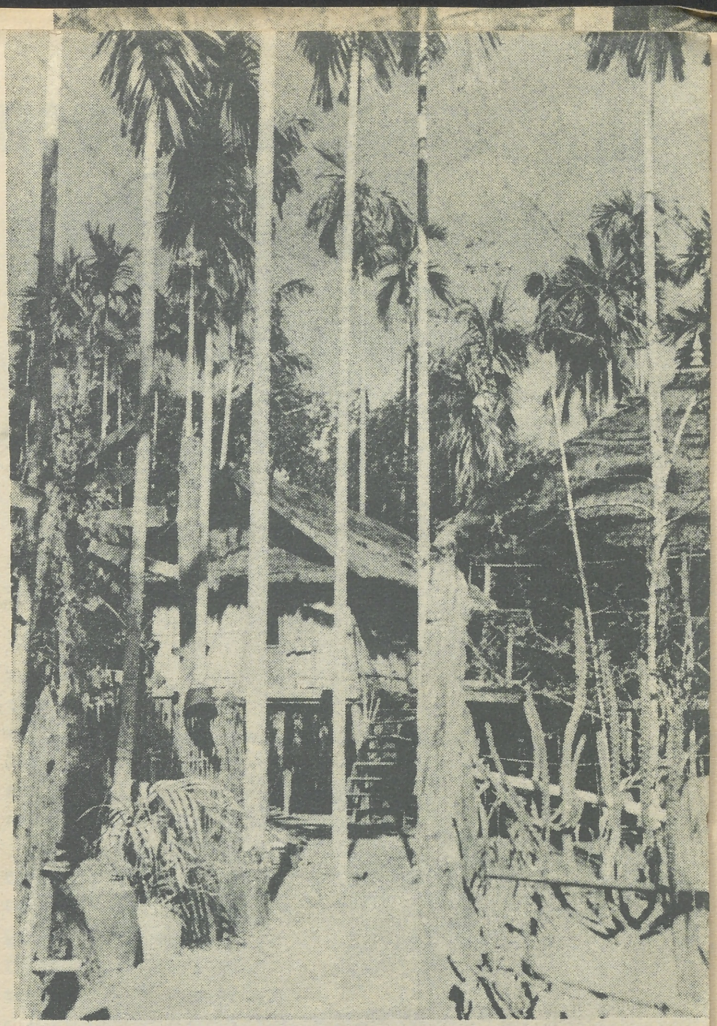
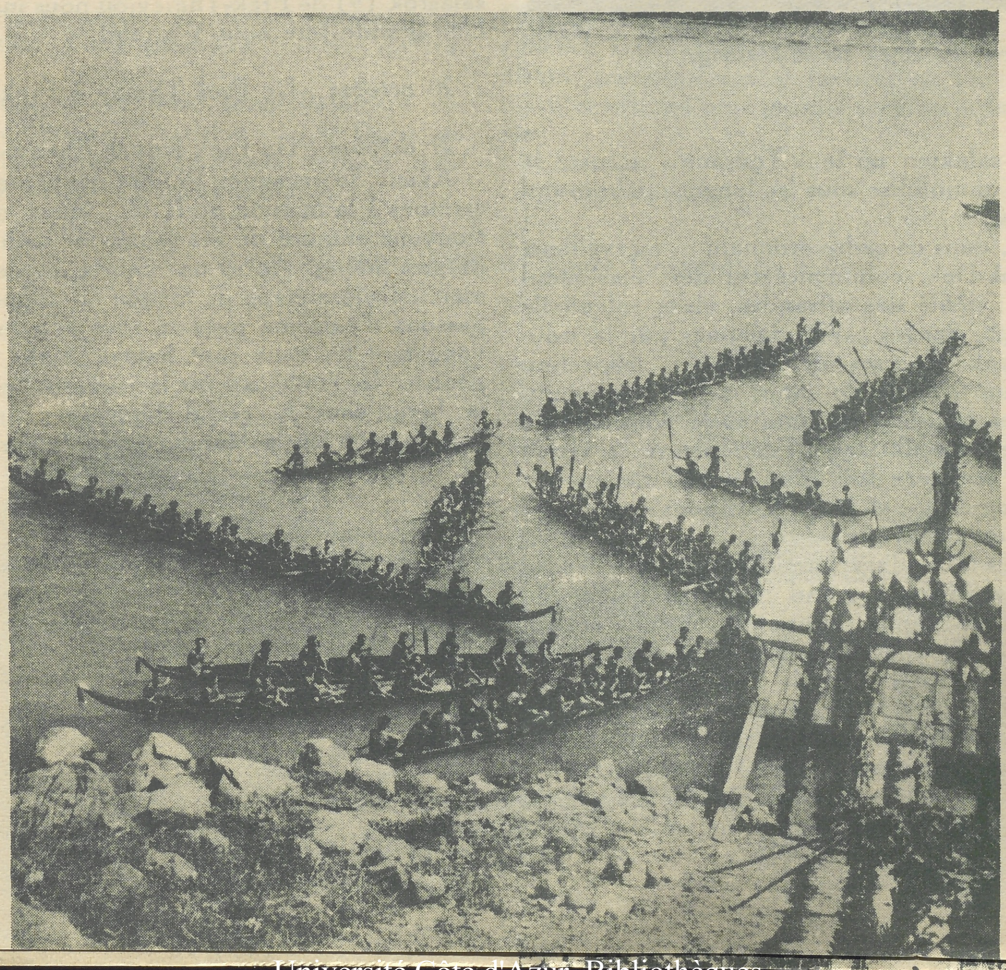


Photo HESBAY

Un village cambodgien.



Pirogues khmères

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

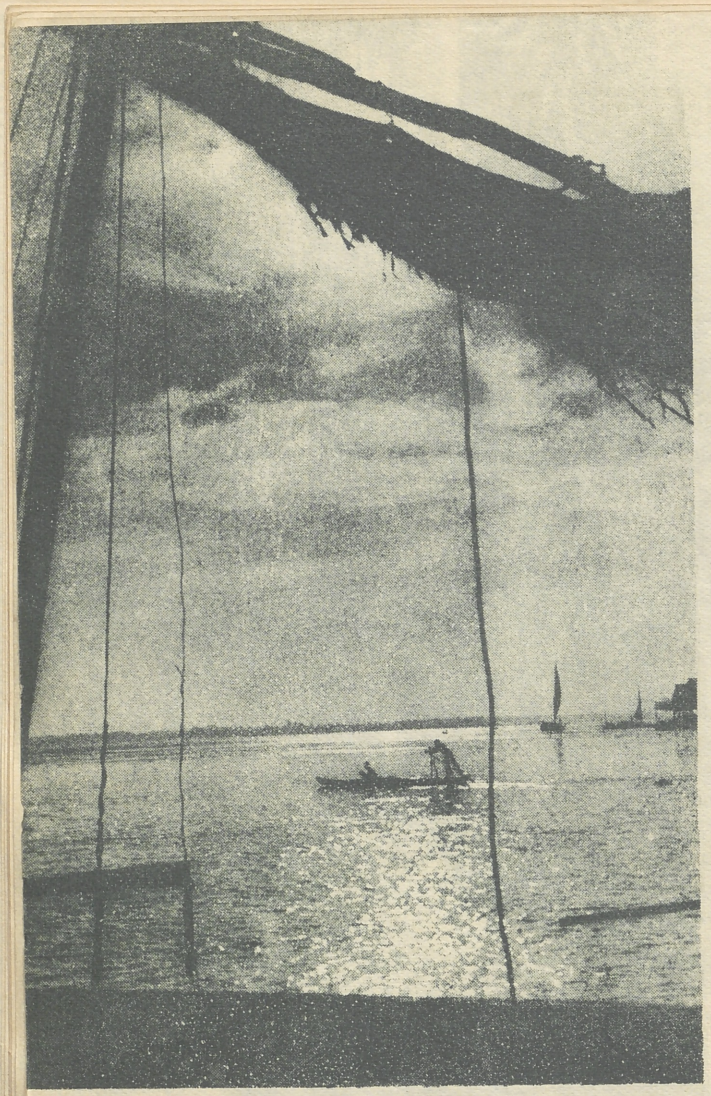


Photo L. YOUNG

Lever de soleil sur le Mékong.

vant la salakum où le « Tourane » accoste la rive et s'immobilise sous les longues palmes des cocotiers...

Alors, dans ce cadre étonnant et merveilleux de Loeuk-Dek, commencèrent des fêtes inoubliables : défilé des offrandes, visite solennelle du village, danses cambodgiennes par la troupe du srok, courses de pirogues, inspection minutieuse à bord, du canon de 75 et des mitrailleuses lourdes, par une foule considérable accourue à Loeuk-Dek à l'annonce de la venue pour la première fois d'un bateau de guerre. (Nous entendons un brave Cambodgien demander si c'est un avion !)

L'après-midi d'un jour si faste, eut lieu le dernier voyage du grand Bouddha amené de Phnom-penh par la canonnière. Installé sur un sampan décoré, accompagné des hautes autorités civiles et militaires de Kandal et de Chaudoc, le Bouddha avançait sur le prek, entouré d'une multitude de sampans et de pirogues de course, entre la salakum et l'appontement de la bonzerie où le vénérable chef de pagode le reçut et l'amena en procession dans la grande sala du monastère. Nous y déposâmes nos offrandes et les saints moines commencèrent de longues prières en pali, la tête humblement baissée derrière un éventail, tandis que la foule dévote joignait haut les mains, implorant le nouveau Bouddha tout souriant dans son euphorie nirvanienne...

A la chute du jour, les courses de pirogues reprirent dans un enthousiasme délirant, jusqu'au moment de l'envoi des couleurs à bord de la canonnière. Minute émouvante que celle des couleurs, où pour la première fois dans l'histoire de Kandal, le pavillon français descendait religieusement de la corne du mât, au son du sifflet du maître de manœuvre...

Puis les réjouissances reprirent : danses et festins cambodgiens, feu d'artifice tiré de la pagode, et jeux du projecteur de la canonnière dans les grands kokis de Wat Choi...

18 octobre : De Loeuk-Dek à Prasath...

19 octobre : De Prasath au Bassac...

Les manœuvres de la barre et des moteurs recommencent et parfois aussi les plongées brutales dans les décors...

Le Bassac se rapproche ; enfin, voici ses eaux jaunes... Nous débouchons du canal après une heure et demie d'efforts et d'intense tension nerveuse, pour trois kilomètres seulement...

Libérés ! Nous arrivons à la nuit devant la salasrok (9) de Prek-Thmey où nous mouillons. Une grande fête nous y attend.

20 octobre : De Prek-Thmey à Prek-Koy.

21 octobre : De Prek-Koy à Phnom-penh.

Avant de regagner Phnom-penh, nous nous arrêtons à la mission du R. P. Thieux, que nous trouvons entouré de ses jeunes et bien sympathiques fidèles. Après une courte escale à Takmau, dernière étape de longue randonnée, nous passons d'extrême justesse sous le pont Monivong tant les eaux sont hautes. Voici Phnom-penh et le Tonlé-sap où la canonnière accoste la berge sous le grand bougainvillier et les flamboyants de la Résidence supérieure...

---

(1) Village cambodgien.

(2) Fonctionnaire de l'administration provinciale cambodgienne.

(3) Petit cours d'eau.

(4) Terre périodiquement inondée.

(5) Gouverneur de la province.

(6) Chef de circonscription.

(7) Circonscription analogue au huyên des pays annamites.

(8) Maison commune.

(9) Maison commune du srok.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'INDOCHINE S'INSTALLE A DALAT

PAR L.

LE Service Géographique de l'Indochine était installé depuis 1899 dans des bâtiments militaires de la rue de la Concession, à Hanoi. Sous la pression des événements, il fut mis, le 12 octobre 1940, dans l'obligation d'évacuer son personnel et son matériel en Cochinchine.

L'installation nouvelle trouva abri à Giadinh, dans une école et dans les bâtiments d'une institution civile éloignés de quatre cents mètres de cette école.

Les bâtiments ainsi occupés sont nettement insuffisants pour abriter dans de bonnes conditions la totalité du Service, c'est ainsi qu'une partie des machines d'imprimerie et du matériel de précision n'a pu être logée que dans des paillotes. Il était donc indispensable d'envisager la réalisation d'une installation définitive dans un pays au climat sain, permettant au personnel de travailler dans les meilleures conditions après des campagnes géodésiques et topographiques de huit à neuf mois en brousse.

Il était nécessaire également d'éviter les chaleurs des deltas qui rendaient difficiles les opérations de restitution et d'impression.

C'est pour toutes ces raisons que l'installation du Service Géographique à Dalat est préconisée depuis plusieurs années.

Le Gouverneur Général, a décidé, en 1941, le transfert à Dalat du Service Géographique et, dès le 10 août de cette même année, l'Amiral a affecté un crédit de 50.000 piastres pour la réalisation d'une première tranche de travaux.

Une étude a été mise immédiatement sur pied par le Service d'Architecture de Dalat, en collaboration avec le lieutenant-colonel Solichon, chef du Service Géographique.

Il a été décidé, après étude, de construire en première urgence les bureaux, ateliers, magasins et imprimeries et, de plus, un cercle-hôtel destiné à loger les célibataires.

L'emplacement des bureaux a été choisi rue Albert-Sarraut, non loin du Grand Lycée Yersin (1). Le cercle-hôtel sera situé à la cité Yersin, au nord de la gare de Dalat.

L'étude architecturale a été faite par M. Moncet, architecte, et l'exécution est poursuivie par M. Lagisquet, chef du Bureau d'architecture à Dalat. L'exécution des travaux a été confiée, après mise en adjudication, à la Société des Grands Travaux d'Extrême-Orient, et les travaux ont été commencés depuis le mois de décembre 1942.

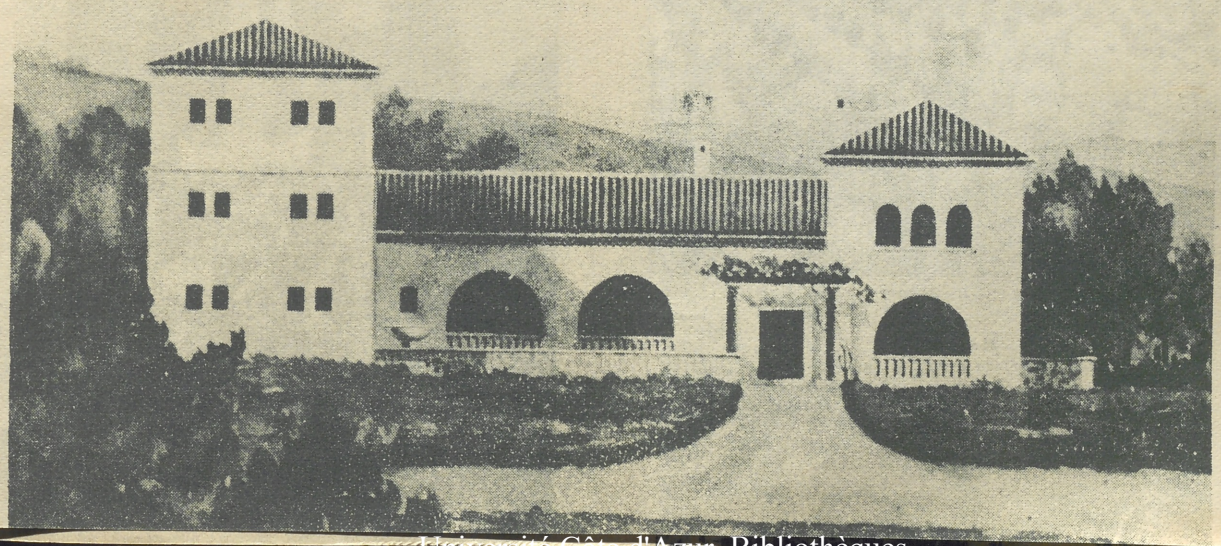
Le bâtiment du cercle-hôtel comprend quinze chambres avec cabinets de toilette, pour célibataires. Ce bâtiment contiendra, en outre, une grande salle à manger, une bibliothèque, un petit appartement pour le gérant, des pièces de service, une cour patio.

Des villas pour le chef de Service et les officiers mariés compléteront cet ensemble.

Et c'est ainsi que, grâce à la décision du Chef de la Fédération, un grand service pourra s'établir à Dalat et y poursuivre dans des conditions particulièrement favorables, une œuvre qui a rendu les plus grands services à la Colonie.

(1) Voir notre numéro 138.

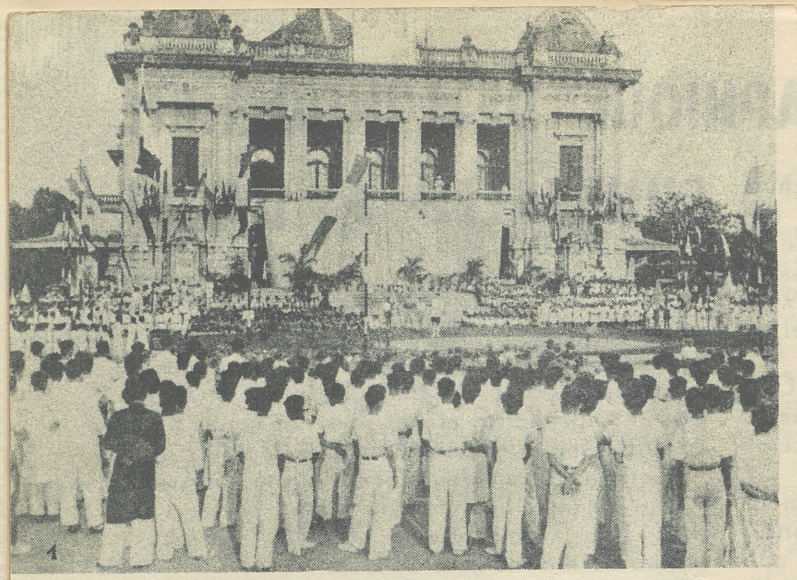
Façade principale du Cercle-Hôtel du Service Géographique à Dalat.

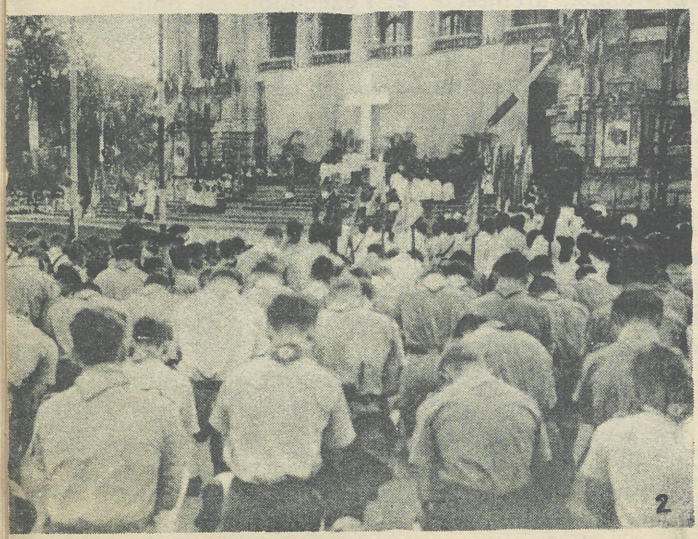


Université Côte d'Azur. Bibliothèques

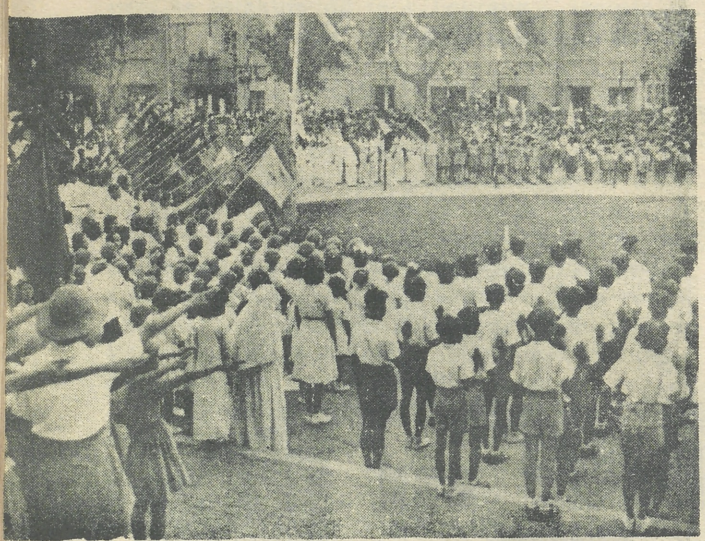
LA FÊTE DE

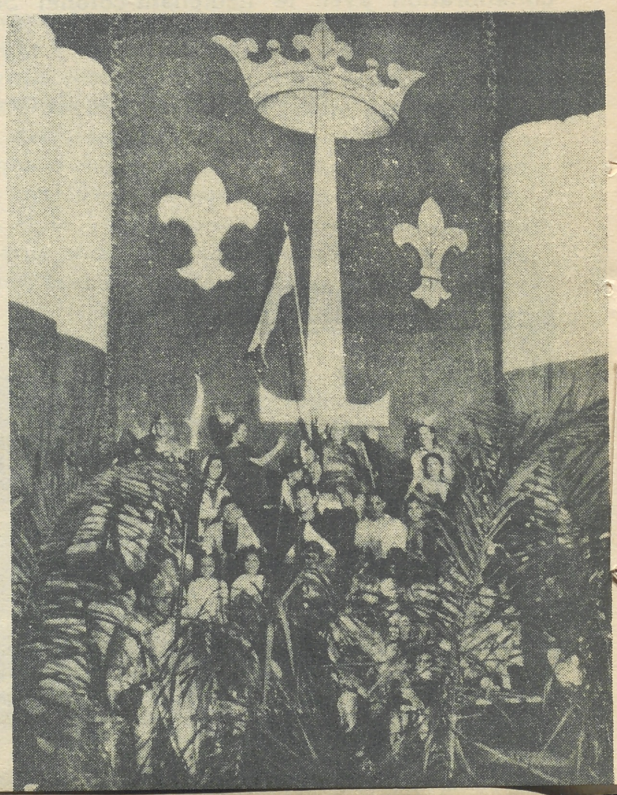
A HANOI
HUÉ
SAIGON











HANOI

1. — La Jeunesse rassemblée devant le Théâtre.
2. — La Messe en plein air sur le parvis du Théâtre.
3. — Le salut aux couleurs des formations de Jeunesse.

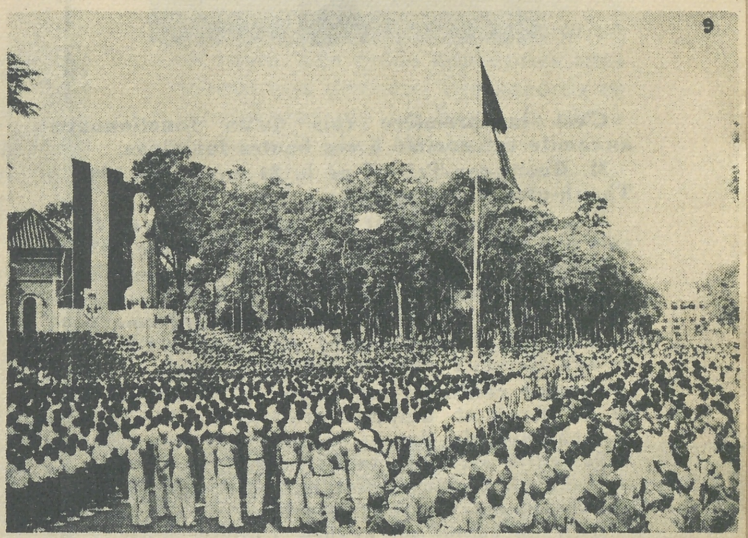
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

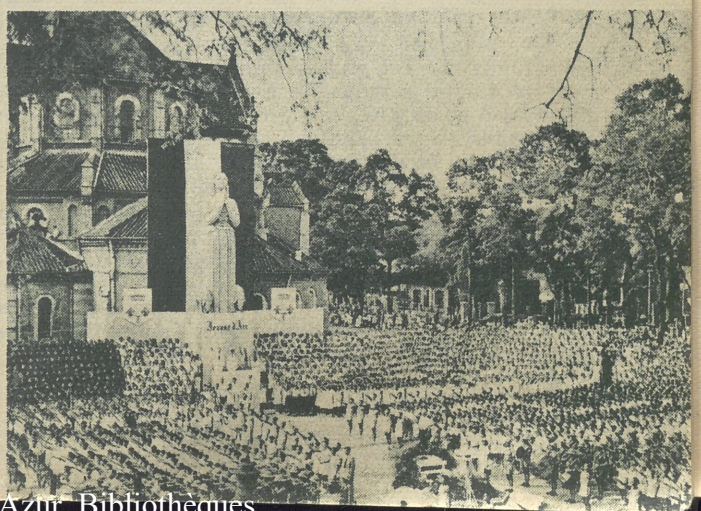
JEANNE D'ARC











HUE

4. — Décor du Stade.
5. — Le Trône de Jeanne.
6. — Le cortège.
7. — Trônes des deux Sœurs Trung, Jeanne d'Arc d'Annam.

SAIGON

8. — Au pied de la statue de Jeanne d'Arc, le Commandant Ducoroy prononce son discours (Photo Lagneau).
9. — Autre aspect du rassemblement pendant l'exécution des chœurs dirigés par Mme Dau-Amiel (Photo Lagneau).
10. — Les jeunes rassemblés derrière la Cathédrale, pendant le Salut aux couleurs, vue générale (Photo Lagneau).

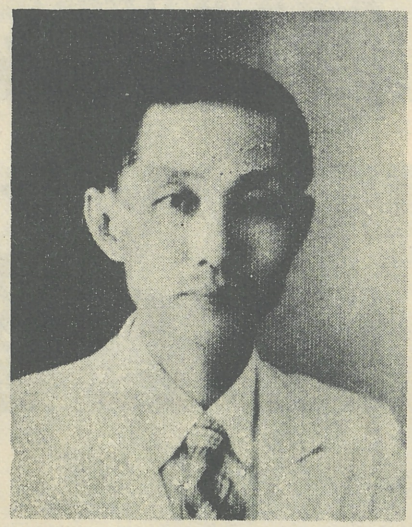
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

EN COCHINCHINE

M. DUONG-TAN-TAI

Dôc-Phu-Su de classe exceptionnelle

EST NOMMÉ INSPECTEUR DES AFFAIRES ADMINISTRATIVES



C'est la première fois qu'un fonctionnaire annamite est nommé à ces hautes fonctions.

M. Duong-tan-Tai est né le 24 novembre 1896, à Thanh-phô (Go-công).

Il a été admis à jouir des droits de citoyen français par décret n° 3352/34 du 12 décembre 1934.

Diplômé d'études complémentaires en 1914, M. Duong-tan-Tai a débuté comme élève-secrétaire en novembre 1915 et a servi successivement au Service de l'Enregistrement, au Contrôle Financier et aux Bureaux du Gouvernement local.

Admis à continuer ses études à l'Ecole Supérieure de Droit et d'Administration de l'Université Indochinoise de Hanoi, il sortit diplômé d'Etudes Supérieures en 1921, et fut admis sur titre dans le cadre supérieur administratif indochinois du Gouvernement de la Cochinchine.

Il fit un séjour en France, titulaire d'un congé spécial de quatre mois qui lui a été accordé à l'occasion de l'Exposition Internationale de Paris (20 juin 1937 au 30 décembre 1937).

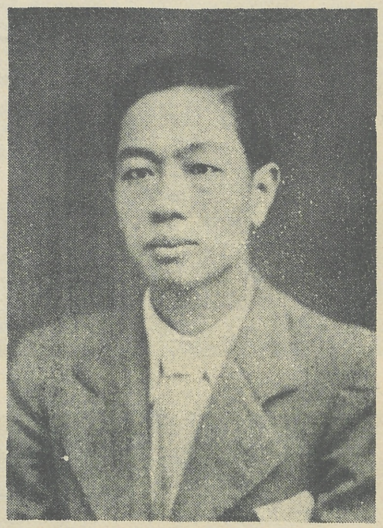
En plus de ses capacités professionnelles, M. Duong-tan-Tai possède une grande culture générale qui lui a valu d'être Lauréat de l'Académie française et de l'Académie des Sciences Morales et Politiques. Il est l'auteur de l'ouvrage « La part de l'Encens et du Feu » et fait partie de diverses sociétés savantes de la Cochinchine.

La nomination de M. le Dôc-phu-su Duong-tan Tai à ce haut poste administratif constitue un honneur pour lui-même. Elle atteste aussi la politique de collaboration franco-annamite poursuivie par l'Amiral Decoux, en vertu de laquelle l'accès aux importantes fonctions dans l'Administration est progressivement ouvert aux Annamites.

AU CAMBODGE

UN NOUVEAU CONSEILLER FÉDÉRAL :

M. SON-SANN



Né le 5 octobre 1911 à Phnom-penh, M. Son-Sann fit ses études au collège Saint-Aspais, à Melun, au lycée Louis-le-Grand, à Paris et à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales dont il sortit diplômé en 1933.

Il entra dans l'Administration cambodgienne en 1935.

Il fut adjoint au Gouverneur de Battambang, de 1935 à 1937. Il contribua à créer un groupe scout dans cette province.

Adjoint au Gouverneur de Prey-veng, de 1937 à 1939, il crée un autre groupe scout à Prey-veng.

Il demanda sa mise en disponibilité en juin 1939, pour travailler à la Maison Denis-Frères de Phnom-penh.

Il fut désigné comme Délégué du Cambodge à la Conférence Economique de Tokyo (1940-1941).

M. Son-Sann est membre du Comité local d'organisation des œuvres de Jeunesse ;

Membre de la Maîtrise du mouvement Yuvan Campuchéarâth (Compagnons du Cambodge) ;

Membre de la Chambre Mixte de Commerce et d'Agriculture du Cambodge.

Il est actuellement fondé de pouvoir de la Maison « Au Petit Paris » à Phnom-penh.

Il a été désigné pour remplacer M. Tan-Mau au Conseil Fédéral.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES ÉTABLISTS COMBEL DE HAIPHONG

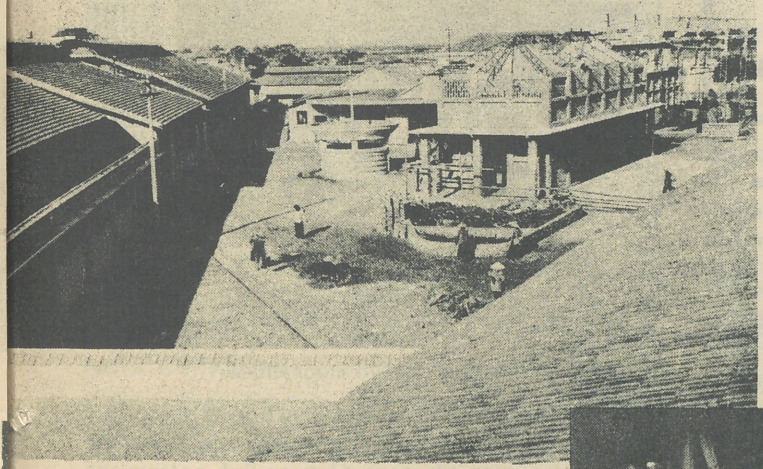
LES Ateliers des Etablissements Combel sont de création récente. Ils remontent à quatre ans. Ils sont dus à l'initiative de M. Combel.

Installés d'abord boulevard Bonnal, dans un petit local où figuraient une douzaine de machines-outils, ils furent transférés avenue de Belgique, en 1939, pour répondre au programme de fabrications d'armement. Ils abritent quelque trois cents machines-outils, et occupent neuf cent cinquante ouvriers et deux ingénieurs français, MM. Combel et Gros.

Les principales fabrications industrielles actuelles sont les tuyaux en fonte (capacité de production 12 tonnes/jour) et les fabrications mécaniques.

En 1943, une nouvelle usine a été lancée à Kiên-an. Elle occupe cinquante ouvriers.

La visite des ateliers fait remarquer leur clarté et leur tenue ; l'hygiène et certainement un souci dominant de M. Combel. Dans les ateliers mécaniques, les ouvriers sont tous pourvus d'un bleu très propre, fourni et entretenu par l'usine. Si les conditions du travail du personnel ouvrier sont particulièrement satisfaisantes, le rendement au travail est obtenu par des salaires bien ajustés et la fidélité du personnel est favorisée par des avantages sociaux qui constituent en quelque sorte une préfiguration de la Charte du Travail.



Vue d'ensemble de l'usine



Salle des machines-outils.

Ces établissements importants pratiquent en effet une politique sociale où se vérifient les bons résultats que l'on peut attendre de la collaboration du capital et du travail. Voici quelque détails particuliers que nous avons relevés au cours d'une visite.

I. — SALAIRES

Pour les coolies sans spécialité, le salaire atteint 0 $ 60 pour les hommes et 0 $ 47 pour les femmes. Pour les ouvriers spécialisés, le salaire est payé à la tâche.

Le procédé employé est le suivant :

Quand une fabrication est à mettre en œuvre, il est procédé aux essais du temps nécessaires à la fabrication, de concert entre les ingénieurs et le Comité ouvrier comprenant six délégués désignés par les ouvriers de chacun des départements de l'usine. Le délégué de ce comité donne son avis sur la rémunération à allouer par objet fabriqué, compte tenu du facteur temps, et sur la possibilité de mettre la fabrication en route. Les outils appropriés sont fournis aux ouvriers. Ces accords se concrétisent par un Bon à la tâche signé par le chef d'atelier.

A partir de la mise en route, la Direction de l'Etablissement n'intervient plus dans la fabrication, si ce n'est pour améliorer le rendement à l'avantage de la production, qui se répercute favorablement sur le salaire de l'ouvrier. Le prix de la tâ-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

che, une fois fixé, n'est jamais réduit, quel que soit le rendement (ce qui explique les salaires très élevés des spécialistes).

Dans chaque équipe, l'organisation du travail est laissée à l'initiative des ouvriers qui bénéficient du concours des services généraux (magasin, entretien général). L'effectif de chaque équipe varie en fonction de la fabrication. Les équipes travaillent sous la direction et la responsabilité d'un caï général qui dirige chaque spécialité (ajustage, armement, forgerons, chaudronnerie, etc...) et de sous-caï ou compagnons, ces derniers prenant une part effective au travail.

La répartition des salaires est d'une grande simplicité et s'effectue sans feuille d'attachement, la fabrication étant acceptée suivant la quantité.

Un exemple fera mieux saisir qu'une explication théorique le fonctionnement du mécanisme des paiements.

Livre de paye

1re quinzaine mois de janvier 1943.

N°		Quantité	Prix unitaire	Prix total
2'90	Chemins de fer de l'Indochine 4700/500 500 menottes.....	500	0 $ 06	30 $ 00

Le caï général, ayant signé le bon de paye, reçoit pour cette fabrication la somme de 30 piastres, la répartit entre les ouvriers de l'équipe intéressée. S'il y a discussion, la Direction n'intervient pas, c'est le Comité ouvrier qui tranche.

Le montant de la fabrication est effectué par chaque article et payé après contrôle.

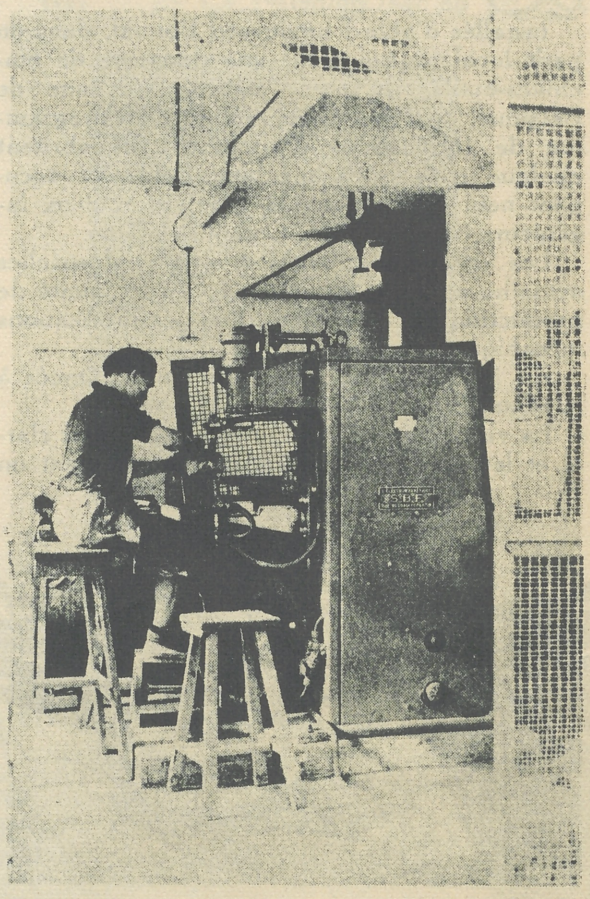
Ainsi, dès réception des objets manufacturés, la répartition est faite par le caï général sans intervention de la Direction qui n'apparaît même pas en cas de litige, tous les conflits étant réglés par le Comité ouvrier, représentant qualifié et autorisé des salariés.

Grâce à cette méthode simple, les ouvriers s'administrent en majeure partie eux-mêmes et les salaires payés procurent aux ouvriers des Etablissements Combel une rémunération moyenne qui peut ainsi se chiffrer suivant la valeur des travailleurs :

1. — Ouvriers très spécialisés : 3 $ 50 par jour ;
2. — Bons ouvriers : 2 $ 20 à 2 $ 80 par jour ;
3. — Ouvriers ordinaires et apprentis dégrossis : 1 $ 60 par jour ;
4. — Jeunes apprentis de 16 ans : 0 $ 35 à 0 $ 40 par jour.

II. — LES AVANTAGES SOCIAUX

Tel qu'il vient d'être schématiquement décrit, ce système présente de sérieux avantages sur ceux que l'on pratique habituellement dans les entreprises.



Soudure électro-magnétique.

Cependant, M. Combel a cru bon d'y ajouter un certain nombre d'améliorations qui donnent à son entreprise un caractère social nettement accentué.

A. — Les gratifications ou participations aux bénéfices.

Les gratifications ne sont pas réparties à date fixe. Elles ne font pas l'objet d'un accord contractuel entre M. Combel et ses ouvriers, mais elles n'en ont pas moins le mérite de faire participer, dans une certaine mesure, le personnel à la prospérité de l'usine. Quand M. Combel a des bénéfices dont il estime pouvoir disposer en faveur de ses employés, il en indique le montant et la répartition en est faite sous ses directives, par le Comité ouvrier.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

C'est le Comité qui débat sur ce montant la part individuelle des bénéficiaires, compte tenu des trois éléments suivants :

1° Ancienneté ;
2° Valeur personnelle ;
3° Valeur sentimentale.

a) **Ancienneté**. — L'ouvrier de la première heure (4 ans) a droit à plus d'égard et à un meilleur traitement. Ce facteur est de l'ordre de 20 % ;

b) **Valeur personnelle.** — Le bon ouvrier est à encourager par un profit supplémentaire de 15 à 20 % ;

c) **Valeur sentimentale.** — Il est tenu compte des charges de famille dans la production de 30 à 40 %. Le coolie touchant un salaire bas et chargé de famille, sera mieux traité que le célibataire spécialisé à haut salaire. Le délégué et le Comité déterminent le pourcentage à allouer, compte tenu de ces trois facteurs appliqués aux divers ouvriers.

A titre indicatif notons qu'il a été alloué par les Etablissements Combel 10.000 piastres environ de prime pour l'année 1942 et 8.000 piastres le 2 février 1943.

B. — Congés payés.

Les congés payés sont accordés aux ouvriers ayant un an de présence.

Le décompte des sommes payées comprend :

1° Le prix de la journée évalué sur la moyenne du salaire journalier, à la tâche ;

2° Des primes variant d'importance suivant les règles déjà exposées.

C. — Le secours mutuel.

Depuis le mois de décembre 1942, M. Combel a institué une caisse qu'il appelle caisse de « secours mutuel » ; elle est alimentée par des sommes provenant de la récupération des déchets d'usinage ou de profits exceptionnels.

Cette œuvre n'est encore qu'à l'essai et son encaisse est de 682 $ 75. Cette somme provient de la vente de matériaux appartenant à M. Combel qui abandonne ainsi le petit profit qu'il pourrait en tirer au bénéfice de ses ouvriers ; et, grâce à ce système, rien ne traîne ni ne se perd dans les ateliers.

Les allocations sont données et décidées par l'intermédiaire du délégué ouvrier.

D. — Les maisons ouvrières.

Au programme de cette année, M. Combel a mis la construction de quatre maisons.

Ces maisons sont destinées à loger les meilleurs ouvriers ou employés annamites.

M. Combel étudie également la construction d'habitations pour les ouvriers célibataires ainsi que la création d'une bibliothèque, de réfectoires, de bains dans le genre de ceux de la sucrerie de Hiêp-hoa.

Ces dernières réalisations ne sont encore qu'à l'état de projet.

E. — Essais malheureux.

Devant la hausse croissante du priz du riz, M. Combel avait tenté un essai. Il distribua deux tonnes de riz à ses employés à un prix très bas. Les ouvriers les vendirent pour en tirer un bénéfice immédiat.

M. Combel imagina alors de distribuer du riz cuit par un cuisinier recruté à cet effet.

Les ouvriers n'en voulaient pas.

Découragé de ces essais, M. Combel n'insista pas. Il se contenta depuis de distribuer parfois une tonne de riz aux coolies de son établissement et à titre gratuit.

D'une manière générale, il pense que les ouvriers ne tiennent pas aux prestations en nature et qu'ils préfèrent dépenser l'argent qu'ils gagnent comme ils le veulent.

F. — Vêtements.

M. Combel distribue des tabliers à ses ouvriers pour préserver leurs vêtements. Là encore, il n'a pu obtenir que tous les conservent. Ces costumes disparaissent vite. Est-ce usure ou vente ? Peut-être l'une et l'autre.

***

Le développement des Ateliers Combel est dû pour la plus grande part à ces méthodes d'organisation ouvrière appliquées dès les débuts.

Cette organisation est basée sur la collaboration entre le patronat et l'ouvrier, en appliquant les méthodes de Léon Harmel, qui ont fait leur preuve au Val-des-Bois, en France. Il est normal, dans ces conditions que cette entreprise ne connaisse pas les conflits ouvriers. Aucune désertion ne se produit dans son personnel sauf exceptionnellement, et dans des conditions correctes. M. Combel n'éprouve aucune difficulté dans son recrutement. D'autre part, il forme lui-même ses apprentis, le plus souvent choisis dans les familles de ses ouvriers.

L'atmosphère des ateliers respire la sérénité dans le labeur.

Cette firme a d'autant plus de mérite qu'elle a réalisé l'organisation que nous venons de décrire de sa propre initiative et dans le seul but d'améliorer le sort des ouvriers qu'elle emploie. On ne saurait trop la louer d'une réussite aussi heureuse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le Tonkin célèbre la fête anniversaire de sa Garde Indochinoise

par H.

LA Garde Indochinoise du Tonkin célèbre le 9 juin la fête annuelle du souvenir de sa fondation et de son passé.

La date a été choisie pour commémorer le combat que le détachement de Vinh-tuong, sous les ordres du garde principal Courgibet, a livré à Hung-vi, en 1889, contre les bandes du Dôc Khoat et du Dôc Giang, retranchées dans le village.

***

A cette époque, la grande piraterie persistait encore en bordure du Delta.

Le 8 juin, le garde principal Courgibet, commandant un détachement de cinquante hommes, recherchant un fort parti de pirates, qui inquiétait le huyên de Binh-xuyên, au Nord du Fleuve Rouge, battait la région toute la journée sans prendre contact.

Prévenus de l'approche du détachement, les pirates s'étaient retranchés dans le village de Hung-vi.

Le détachement Courgibet arrivait en vue de Hung-vi le 9 juin, vers 16 heures. Le vide aux abords de l'enceinte, l'absence de tout paysan dans les rizières environnantes, le silence qui entouraient ce lieu, mettaient nos miliciens sur leurs gardes.

Courgibet déployait son monde en tirailleurs, et progressait prudemment vers l'entrée principale quand il reçut des coups de feu de la haie de bambous qui entoure le village. Les miliciens s'arrêtèrent pour riposter. Pendant une demi-heure le combat se stabilisait. Courgibet ne pouvait se contenter de cet échange de salves. Ayant aperçu une brèche dans l'enceinte, il laissait vingt-cinq hommes au commandement de son sergent Xuyên, en face des pirates, et commençait son mouvement d'infiltration avec le reste du détachement. Il pénétrait ainsi dans le village et attaquait à revers les bandits qui défendaient la porte. Quelques pirates touchés roulaient à terre, les autres se réfugiaient dans une pagode dont le parvis était bordé d'un mur en pisé.

Aussitôt la porte du village dégagée, le sergent Xuyên rejoignait son chef.

Le garde principal Courgibet entraînait alors ses hommes à l'assaut de la pagode. Le détachement, baïonnette au canon, chargeait à fond, enlevait la résistance, mais son chef tombait blessé grièvement à la jambe.

Courgibet, adossé à un pilier de la pagode, continuait à diriger le combat, que ses deux sergents exécutaient brillamment. Finalement, les pirates fuyaient, abandonnant huit morts et emportant de nombreux blessés.

Le détachement de gardes avait deux tués (dont un garde qui s'était jeté devant son chef pour le protéger) et deux blessés.

***

Le combat de Hung-vi est une belle action menée à fond par une petite unité bien en main, entraînée par un chef énergique, ayant du coup d'œil, payant de sa personne, électrisant sa troupe dans l'exécution d'une manœuvre hardie.

C'est un bel exemple tant pour les cadres que pour les hommes. Il a été choisi à ce titre. Il illustre leur devise « Honneur et Dévouement ».

***

Le garde principal Courgibet a été l'objet, à la suite de ce fait d'armes de la citation suivante :

« Le Résident Supérieur au Tonkin porte à la connaissance de la Garde civile indigène la brillante conduite du garde principal de 2e classe Courgibet de la Brigade de Sontay. Blessé grièvement à la jambe dans une rencontre avec les pirates à Hung-vi, ce garde principal a continué de diriger le combat et, par sa fermeté et sa bravoure, est parvenu à mettre l'ennemi en fuite en lui infligeant des pertes sérieuses. Le garde principal Courgibet est nommé à la première classe de son grade.

» Le présent ordre sera lu devant les gardes rassemblés sous les armes, dans tous les postes de Garde Civile du Tonkin.

» Signé : BRIÈRE. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un peu de lyrisme, s. v. p. !

par Bernard BREIL

Il y a une chose dont je ne suis pas content.

Disons-le brutalement : je ne suis pas content du ton sur lequel on parle dans cette revue de nos grands travaux d'Indochine.

Aux articles qui en traitent je ne reproche pas d'être objectifs et précis. Les lecteurs, dont je suis, n'aiment pas, dans ce domaine, qu'on affirme sans preuves, sans chiffres et sans croquis. Ils n'ont pas autant qu'on veut bien le dire la phobie de l'article austère, pourvu qu'il soit solide et documenté. Ils ne sont pas des enfants. Ils ne détestent pas qu'on leur explique comme à des hommes ce qui est et à quoi tend tel ou tel grand travail, et ce qu'il coûte de labeur, de matériaux, d'argent et de terre remuée.

« Mais n'est-ce pas précisément... ?

— Si, c'est précisément ce que fait « Indochine ». Mais ce n'est pas encore assez.

— ?...

— ... car tout cela ne suffit pas encore à donner la physionomie vraie de ces puissantes choses. C'est la base indispensable, mais ce n'est qu'une base.

— Et il vous manque... ?

— Il manque le complément nécessaire, le seul qui donne sa vraie valeur à la peine des hommes. Il y manque l'imagination et le lyrisme ; ou, si vous préférez, le sens de l'épique. »

***

Car — n'en déplaise aux esprits qui se prétendent positifs — seuls l'imagination et le lyrisme peuvent donner la mesure d'une œuvre énorme.

Pour moi, mon métier m'a promené sur quelques-unes de ces routes neuves, sur quelques-uns de ces chantiers, et je vous jure qu'il n'est pas de graphique ni de plan coté qui suffise à rendre compte des impressions que j'en ai reçues.

Il faut voir ces percées magnifiques à travers la forêt, ces longues lignes droites lancées comme des flèches, ces virages purs comme des épures, ces travailleurs par milliers implantés comme d'un coup de baguette, avec leurs campements et leurs infirmeries, au cœur de contrées où l'homme des bois lui-même ne s'aventurait guère, et, jetés sur telles rivières à dix-sept mètres de crues, ces ponts admirables qui eussent enchanté Eupalinos. Il faut songer que ces travaux gigantesques s'accomplissent en un moment où tout semblait conseiller à l'Indochine le repliement et la timidité. Et c'est au moment où l'on croirait que l'on manque de tout, que s'accomplit, sous nos yeux, à une cadence véritablement inédite, le programme de grands travaux sans doute le plus audacieux, le plus vaste, le plus dynamique, le plus moderne — disons : le plus « américain » —, qu'on ait jamais lancé dans ce pays.

Voilà la vérité au seuil de laquelle s'arrêtent les statistiques. Et voilà pourquoi la statistique a besoin parfois d'être vivifiée par cette imagination qui est la chose du monde à laquelle elle répugne le plus, et sans qui, pourtant, elle ne serait que ce qu'elle est.

***

Je proposerai maintenant à votre méditation quelques-uns de ces paradoxes irritants par lesquels Giraudoux trouve le moyen d'atteindre en plein cœur une vérité dont les gens rassis, avec toute leur objectivité, n'arrivent qu'à faire le tour à petits pas essoufflés :

« Ces mots, en apparence austère, de peuplement, d'urbanisme, de grands travaux sont au contraire ceux qui, dans notre époque, doivent en appeler le plus à notre passion et à notre imagination. »

Et encore :

« Le grand travail commence là où le travail perd ses droits, c'est-à-dire à l'imagination. Le grand travail ne se caractérise pas seulement par l'afflux des ouvriers, ni même par la masse des matériaux ou des capitaux remués et engagés, mais par le fait qu'il requiert l'attention unanime du pays, qu'il exige sa collaboration spirituelle, qu'il y crée une unité temporaire et passionnée, et qu'il relève expressément des qualités de la race. »

Et encore :

« A la lueur des expériences que nous ont données le passé, par Sémiramis ou par Lesseps, et le présent, par le plan russe ou le plan allemand, nous pouvons comprendre ce qu'est un grand travail : le grand travail est gigantesque et durable. Il modifie les lois physiques, matérielles, politiques, raciales du monde. Il n'est pas l'exposition, éphémère, mais le percement de l'isthme de Suez. Il n'est pas la démolition des murs de Paris, mais l'assèchement

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du Zuyderzée. Il est le Transsibérien, la construction des cathédrales, la conquête du pétrole. Bref, comme toutes les entreprises qui donnent du champ au trafic et à la raison humaine, il est déraisonnable. »

Et ceci surtout, qui, écrit vers 1938, a quelque chose vraiment de prophétique :

« Pensant, après d'autres, que justement cette atmosphère de tourmente est aussi l'atmosphère idéale pour les efforts jugés hasardeux, les projets jugés irréalisables, nous ne serons des hommes d'Etat que si nous utilisons la nervosité, l'électricité internationales pour parfaire des œuvres nationales, et si l'ampleur de nos vicissitudes mondiales sert seulement à donner l'échelle à l'ampleur du travail français. C'est ainsi que se pose la question des grands travaux. Le grand travail est cette cloche résonnante, palpitante, qui se pose autour du petit travail de chaque artisan, la conquête du Maroc autour du cordonnier en chambre, le percement de Suez autour de l'étudiant en médecine, et lui propose sa saveur et sa conscience. Il n'est pas une vieille femme qui ne tire son aiguille avec plus de plaisir lorsqu'elle voit par sa fenêtre construire une cathédrale. »

⁂

Si chaque épicier débitant son sucre et son huile d'arachide, chaque garagiste pompant cinq litres d'alcool hydraté ou déshydraté, chaque cycliste roulant sur chambres et pneus autarciques, n'a pas conscience d'être solidaire d'un immense et magnifique effort, je ne suis pas content. Si le plus petit fonctionnaire, trempant sa plume tonkinoise dans l'encre de Cholon, ne se sent pas dépositaire et responsable, pour sa petite part, mais pour sa part totale, du levain de volonté, d'action et d'invention qui travaille puissamment ce pays dans toute sa masse, je ne suis pas content. Si chaque lecteur d'« Indochine » dans son fauteuil sous la lampe qui ne brillerait guère sans le bois, le charbon ou le mazout locaux, ne se sent pas gonflé de fierté en songeant au prodigieux épanouissement dont il est le témoin, je ne suis pas content. Si, lisant tel article sur la route n° 19, ou la route n° 23, ou la route n° 13, ou la route n° 14 (il n'a que l'embarras du choix), ou les ports d'Haiphong et de la baie d'Along, ou les réseaux d'irrigation du Nord-Annam, ou les équipements hydroélectriques, ou ces grands plans d'urbanisme sur quoi vont se remembrer Saigon, Hanoi ou Dalat, il n'éprouve pas l'impérieux besoin de se donner le « la » en relisant les jongleries si profondes de Giraudoux, je ne suis pas content. Je ne suis pas content, enfin, si chacun de vous, amis lecteurs, ne se dit pas qu'on n'a jamais vu un peuple vaincu présenter des preuves aussi invraisemblables d'une aussi puissante vitalité, et que, comme vous dites, « il doit y avoir quelque chose », quelque chose, dans cette épopée, qui dépasse de bien loin la circonstance et l'accident.

Le Maréchal a dit :

« Sachez que votre redressement a commencé et que vous êtes sur la bonne route. Sachez que la structure de la France ne sera pas renouvelée sans l'adhésion de votre cœur et de votre esprit, sans votre concours patient et tenace ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LETTRE DE Dalat

de CLAUDE PERRENS

LE nouvel horaire des chemins de fer a, reconnaissons-le, un avantage : il permet aux Tonkinois qui courageusement émigrent à quatre vers Dalat dans un compartiment où jadis ils voyageaient par paire, de jouir du spectacle de la tour chame ; de nuit, auparavant, Tourcham était seulement un nom de gare entrevu sur le coup de 3 heures du matin dans une molle chaleur et à travers des yeux où picotait encore le regret d'un sommeil trop bref. A présent, à 10 heures du matin, le voyageur tonkinois a tout loisir de faire un peu d'archéologie en regardant le bouquet de fleurs roses de la Tour chame vers laquelle montent les panaches de fumées de locomotive ; cet instant de rêverie se dissout bien vite dans les nécessités du déjeuner et dans les consolations à distribuer aux enfants et aux thi-Hai (et à celles de tous les numéros de la série annamite) dont l'estomac et l'humeur supportent assez mal la longueur du voyage ; il est en outre indispensable qu'en même temps que s'installe au bungalow votre famille, vous happiez le train de Dalat et que vous y reteniez vos places à l'aide de valises, de cannes et de chapeaux, car si vous arrivez trop tard, le couloir du wagon sera transformé en dépôt de bagages et il ne vous restera plus que la ressource de vous réfugier sur la plate-forme, où la locomotive vous gratifiera d'une douche de postillons noirs.

Le bungalow de Tourcham s'orne de voûtes où s'encadrent, au loin, montagnes et, tout proches, rutilants bougainvilliers ; on y absorbe sur le coup de 11 heures un déjeuner convenable et cher ; grappes d'enfants, entassements de valises, circulation animée de boys empressés que guide avec compétence un maître d'hôtel de ces paquebots qui, dit-on, assuraient un service régulier entre la France et l'Indochine... Tout contribue à créer une atmosphère sympathique qui fait penser à ces estampes où l'on voit les voyageurs des diligences s'ébrouer gaiement dans la cour animée d'un relais hospitalier.

En arrivant à Dalat, j'ai été quelque peu tracassé par la police ; ses agents élégants et pittoresques appliquent sans ménagement les consignes : j'ai coupé de justesse à une contravention faute de lumière à ma bicyclette et je me suis fait vertement siffler pour avoir négligé de tourner (à bécane) autour d'un rond-point ; je n'imaginais pas que ces roulades me fussent destinées ; je pensais que ce rappel à l'ordre concernait un quelconque tac-à-tac ; mais non, c'était bien de moi qu'il s'agissait : je longeais innocemment les bords du gracieux lac lorsqu'un policier en short et en calot fonça sur moi ; ses yeux brillaient comme ceux d'un fauve prêt à agripper sa proie ; il me menaçait de son sifflet qu'il tenait serré entre ses dents étincelantes ; il était beau. Tonkinois, soyez prudents ! respectez les règlements municipaux !

***

On m'avait dit : « la cité Jean-Decoux ? c'est beaucoup trop loin, le ravitaillement est impossible, les maisons sont gentilles, mais elles sont trop près les unes des autres, etc. » J'ai tenu à en avoir aussitôt le cœur net. En quelques coups de pédales, j'ai franchi le zone vivante et pittoresque où les métiers les plus divers font bon ménage ; comme fond de décor, des échafaudages de villas ou de couvents pour ceux (ou celles) qui préfèrent la vie en commun à la vie de ménage ; deux tournants s'ornent de plaques indicatrices dont la flèche pointe vers des taches roses au bord d'un vallon d'émeraude et en contrebas d'une prairie échappée d'une poésie de Francis Jammes. La cité est aux champs ; rustique et rafraîchissante simplicité ; l'ombre des pins est à portée de main ; l'herbe se déroule en tapis et invite au repos. J'ai plongé un regard curieux et amusé dans les cuisines qui sont nettes et où s'agite un personnel qui m'a paru de fort bonne humeur ; les chambres sont gentilles et propres ; leurs occupants sillonnaient la route à bicyclette, comme en France, à la campagne, quand on va

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

par n'importe quel temps, au « bourg » bavarder et faire ses emplettes. Cet inconvénient, s'il est réel, est compensé par l'agrément de respirer dans un joli cadre clair, dans une reposante atmosphère de vacances ; ce pittoresque village est réussi ; une main habile l'a délicatement posé dans le décor avec légèreté comme un jouet ; chaque maison a un petit jardin dont les limites se confondent avec celles de la nature tout à l'entour que ne déflore aucune épicerie, aucune boutique, aucun atelier ; remercions celui qui a conçu et réalisé la cité qui porte son nom.

***

« Dalat, cimetière des éléphants », dit-on : les malicieux ajoutent : « sans défense ».

Je ne suis pas chasseur ; néanmoins j'ai tenu à faire ce pèlerinage qui m'a amené tour à tour dans des vallons écartés et dans des rues animées où suivant leur tempérament, des personnalités jadis considérables et qui ont tenu un temps entre leurs mains les fils de nos destinées, ont trouvé un refuge qui n'est pas un champ de repos ; leur activité est inlassable ; celui-ci construit, celui-là dispute à la terre un rare fourrage que se partagent des chevaux de race, qui font honneur à leur maître ; ces anciens géants de l'Indochine font de la culture de pommes de terre, ou bien ils plantent des œillets doubles, mêlant la poésie à l'utile ; ils se font caï-coolie ou caï-jardinier avec le sourire ; touchant et réconfortant exemple de modestie et d'énergie. Les solutions qu'ils apportent à de petits problèmes d'ordre familial sont ingénieuses ; ces jardins qu'arrose le Camly, ces boxes soignés qui fleurent le maïs ou l'herbe à éléphants, ces maisons qui dressent sur socle de granit leurs carcasses entre les pins, reflètent un peu la passion que ces bons ouvriers ont apporté tout récemment encore à l'œuvre commune indochinoise.

***

Le Langbian-Palace disparaissait jadis sous les roses, les balcons, les fanfreluches et les candélabres ; il faisait un peu douairière et était assez ennuyeux. A présent avec sa ceinture de ciment, toutes rides abolies, il n'offre plus aucun mystère. On saute du style Paul Hervieu au style sports d'hiver. Les amateurs d'ombre, de coins discrets où les regards se perdaient à travers les branches seront déçus. Mais l'intérieur est très réussi ; les forêts d'Indochine tapissent les murs du hall ; l'escalier, où on imaginait qu'un grand orgue se dissimulait, a disparu ; à sa place il y a une couronne de claires lanternes qui éclairent d'élégants tapis aux tons bis. Encastré dans de moelleux fauteuils, on peut à loisir contempler la vue heureusement dégagée du lac dans lequel se reflètent la tour du Lycée, à moins que ce soit celle de l'Hôtel de ville de Stockholm...

Cet ensemble de lignes harmonieuses, ce confort, cette attrayante simplicité, cette grâce nette, c'est Dalat modernisé : un succès.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 19 AU 25 MAI 1943

LES OPÉRATIONS EN ASIE ET EN OCÉANIE

Pacifique.

L'aviation navale japonaise, basée dans le sud-ouest du Pacifique, a concentré ses attaques au cours de la semaine sur les positions alliées de l'archipel des Salomon et de Nouvelle-Guinée.

— Aux Salomon, les installations militaires américaines dans des îles Russel ont été attaquées le 17 mai, et celles de Guadalcanal les 17, 19 et 20 mai.

— En Nouvelle-Guinée, les bases de ravitaillement alliées de la baie d'Oro, Port-Douglas et Port-Moresby, situées le long de la côte septentrionale, ont subi également des raids les 19 et 20 mai.

— Enfin, en Australie, les bombardiers japonais à long rayon d'action ont bombardé le golfe d'Exmouth, les 20 et 21 mai, sur la côte occidentale de l'île.

— Dans le nord du Pacifique, les combats se poursuivent sur l'île Attu, dans l'archipel des Aléoutiennes. Devant la supériorité numérique des troupes américaines, les forces japonaises ont dû se retirer des côtes méridionales et septentrionales de l'île, alors que, sur la côte orientale, elles ont maintenu leurs positions, en infligeant de lourdes pertes aux Américains.

Plusieurs engagements navals ont eu lieu dans les eaux environnantes au cours desquels sept bâtiments américains, dont un cuirassé, auraient été coulés ou gravement endommagés.

Birmanie.

La dernière offensive de l'armée japonaise dans le secteur méridional du front s'est pratiquement terminée par l'occupation de Maungdaw, le 14 mai, sur la frontière indo-birmane.

La prise de cette importante base compromet une fois de plus les chances des Alliés de couper la route côtière du golfe du Bengale et menace sérieusement le port indien de Chittagong.

Chine.

La campagne déclenchée depuis plusieurs semaines contre le centre de guérillas chinoises, dans les provinces du Shantung et du Kiangsu, continue à se développer à l'avantage des troupes impériales nippones qui ont encerclé un nouveau groupe de 20.000 hommes dans les districts montagneux du centre du Shantung et du nord-ouest du Kiangsu.

— En Chine du Nord, toute résistance a pratiquement cessé avec la défection des généraux de Chungking, Pang-Hing-Hsun et Sun-Tien-Yeng, passés dans le camp allié du Gouvernement de Nankin avec 70.000 hommes de troupes.

La place forte de Sung-Yen-Chen a été occupée par la suite, le 15 mai.

— Sur le front du Hunan, une nouvelle offensive de grande envergure semble imminente. Les forces nippones disposent de nombreuses troupes de choc dans ce secteur. En moins de dix jours, les places fortes chinoises de Kung-An, Hisichi, Meng-Han-Szu, Wang-Chia-Chang, Nuan-Shuichi ont été occupées, mettant le riche grenier de riz du Hunan sous le contrôle complet des Japonais.

SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

Russie.

La pause qui règne sur ce front depuis plus d'un mois semble approcher de sa fin ; de nombreux indices laissent prévoir la reprise prochaine des grandes offensives d'été. L'activité des éléments de reconnaissances aérienne et terrestre s'est accrue d'une façon caractéristique au cours de la dernière semaine.

De puissantes concentrations de troupes ont été effectuées de part et d'autre du front, notamment dans les secteurs de Kursk-Orel, Slaviansk, Moscou et Léningrad.

Dans le secteur du Kouban, le 18 mai, les troupes soviétiques ont déclenché une nouvelle offensive contre la deuxième ligne de défense allemande de Novorossisk. Aucun progrès sensible n'a encore été enregistré.

Sur le cours moyen du Donetz, dans la région de Lissichansk, les troupes russes ont réussi, le 17 mai, à établir une tête de pont sur la rive droite du fleuve. Malgré les farouches contre-attaques allemandes, les unités de l'Armée Rouge se sont maintenues sur leurs nouvelles positions.

JAPON

Mort glorieuse de l'Amiral Isoroku Yamamoto.

L'Amiral Isoroku Yamamoto, commandant en chef de la Flotte combinée japonaise, a trouvé la mort au cours d'un duel aérien avec l'ennemi, alors qu'il dirigeait en avion au mois d'avril dernier les opérations stratégiques générales sur le front.

ÉTAT-UNIS

Discours de Churchill.

Prenant la parole à Washington devant le Congrès américain, le premier ministre britannique établit le bilan de la campagne d'Afrique. Parlant des opérations futures, M. Churchill laissa prévoir une intensification de la guerre aérienne. Il a affirmé que le programme stratégique anglo-américain arrêté à Casablanca qui donnait la priorité à la guerre européenne, n'avait subi aucun changement radical à la suite de ces conférences.

NOUVELLES DE FRANCE

19 mai. — Par mesure spéciale, les prisonniers français originaires de Tunisie sont libérés, sur ordre du Gouvernement allemand.

— Une exposition de produits coloniaux et des conférences sur l'empire sont organisées à Limoges.

— Le Commissariat à la Reconstruction établit d'ores et déjà les projets d'aménagement et de reconstruction et les plans d'urbanisme qui permettront à la France, quand l'heure de la paix aura sonné, de relever ses ruines en donnant à ses villes un visage à la fois très ancien et très nouveau.

— La lutte contre l'enlaidissement des campagnes par la publicité est poursuivie par les pouvoirs publics.

— On signale le mouvement des « Compagnès de France », constituant un véritable « service civique féminin ».

— D'après la *Tribune de Genève*, toute la Côte d'Azur serait zone interdite.

— Dans un discours prononcé à Marseille, M. Masson, Commissaire général aux prisonniers, a notamment déclaré : « Les meilleurs Français doivent faire la Révolution ou alors les pires la feront contre la France ».

— On signale un congrès régional corporatif à Toulouse.

21 mai. — On signale à Paris une exposition consacrée à cent cinquante ans de littérature coloniale.

— L'Amiral Esteva est maintenu en activité de service sans limitation d'âge. Le Maréchal a voulu ainsi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

consacrer publiquement les magnifiques qualités dont l'Amiral a témoigné au cours des récents événements dramatiques de Tunisie. Fidèle à sa parole, l'Amiral n'a reconnu et n'a voulu reconnaître qu'une seule autorité, celle du Maréchal.

23 mai. — Après la bataille du blé et du vin, la Presse souligne la bataille des textiles livrée par la France pour faire face au déficit considérable en ce domaine. On l'a comblé en partie par des mesures rigoureuses d'économies, de récupération des déchets, de suppressions et par des produits de remplacement ingénieusement improvisés.

24 mai. — Un Congrès du Tourisme a été créé à la Chambre de Commerce de Versailles en vue de dresser l'inventaire de toutes les ressources constituant le patrimoine artistique et touristique de la Région. Des congrès analogues sont prévus dans les autres régions de la France.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Contre l'intellectualisme décadent.

L'œuvre de la Révolution Nationale s'attache à rejeter cet exécrable dilettantisme intellectuel qui avait contaminé l'élite, où il contribuait à former des esprits tortueux, souples, en demi-teintes, sans opinion.

N'était-ce point un procédé universitaire naguère en faveur, que de réunir les éléments d'un jugement, mais de se garder comme la peste de juger en fait. On exposait, on n'appréciait pas. On alignait les arguments susceptibles de déterminer un « c'est bien », un « c'est mal », un « c'est vrai », un « c'est faux » ; mais cette conclusion, on laissait aux lecteurs ou aux auditeurs tout loisir de la formuler. Et la réponse la plus courante, parce que la plus paresseuse, consistait le plus fréquemment, dans une grimace d'impartialité couvrant souvent des perfidies : « Cela se défend... », « Tout est relatif... », « Ce serait bien, si... ». Cette manière visait d'ailleurs à haute élégance, car elle se croyait parée d'une sorte de dédain transcendant. Elle n'en a pas moins peu à peu enraciné le doute dans les âmes les mieux trempées, abaissé le niveau des élites, en éteignant leur flamme, et favorisé le processus de notre décadence.

La Révolution Nationale, si lumineusement définie dans ses principes par le Maréchal, possède et gardera le rare mérite d'avoir clarifié sur le plan français tous les problèmes politiques et sociaux, de les avoir posés sans équivoque avec des données précises, à la fois actuelles et traditionnelles, d'en avoir banni toute vaine rhétorique par une étonnante concision, de les avoir présentés avec simplicité à notre jugement en nous obligeant à sortir d'une neutralité mensongère, car « la vie n'est pas neutre ». Nous en sommes enfin convaincus. Et quels que soient désormais les heurs ou malheurs réservés par le Destin à la France, avant la reprise de son équilibre, on a le droit d'augurer que l'ère des théories nébuleuses est close, et que les principes réalistes que nous tenons du Maréchal, seront les véritables assises de l'Ordre Français nouveau. A nous de construire l'édifice ! Nous y dérober serait la plus inexpiable des abdications.

(ACTION du 17 mai 1943.)

La science française et la Révolution Nationale.

Le *Courrier d'Haiphong* reproduit la belle conférence de M. Drouhin, *La Science française et la Révolution Nationale*, dont nous extrayons ce passage :

Il ne faut pas dire, à priori, qu'au point de vue scientifique la France de l'ancien régime était lamentablement déchue ; la question est beaucoup plus complexe.

Car non seulement la France a eu et a encore de très grands savants, mais dans nombre de disciplines, elle a eu les plus grands.

Le malheur est que ce ne sont pas toujours ceux-là qui nous ont été présentés comme tels ; que, parce qu'ils souscrivaient aux tendances politiques du régime, des chercheurs simplement honorables (on est rarement descendu jusqu'à la médiocrité) ont été, par une habile propagande, présentés au public comme des génies, alors que d'authentiques génies, admirés et honorés par l'élite intellectuelle du monde entier, n'étaient qu'à peine connus de nom.

Bien entendu les premiers ne manquaient pas de soutenir, par des publications de vulgarisation destinées à la propagande, les thèses idéologiques chères au régime ; ils n'avaient été qu'à ce prix tirés de leur obscurité.

(COURRIER D'HAIPHONG du 20 mai 1943.)

Politique de présence.

Etablir des plans, donner des ordres ne suffit pas cependant. Il faut encore en surveiller l'exécution. A ce point de vue, on est obligé d'admettre que l'Amiral Decoux contrôle personnellement tout ce qui se fait. D'un bout de l'année à l'autre, du nord au sud de l'Indochine, il parcourt tous les chantiers et s'assure que le travail marche. Il n'est pas de meilleure méthode et c'est là sans doute le secret de l'extraordinaire « rendement » actuel de l'Indochine. La « politique de présence » de l'Amiral n'a pas seulement l'avantage de stimuler directement l'activité des chefs responsables. Elle constitue aussi et surtout un exemple pour tous ceux qui, à tous les échelons de la hiérarchie administrative et économique, sont chargés d'une mission quelconque.

(OPINION du 21 mai 1943.)

Les paroles et les actes.

L'opinion indochinoise, unanime, ne peut s'empêcher d'opposer aux paroles humanitaires des speakers de San-Francisco ou de Chungking, le déluge de fer et de feu que leurs mercenaires déversent impitoyablement sur les innocents et pacifiques travailleurs d'Indochine, sur leurs femmes et sur leurs enfants.

Une chose certaine, une vérité démontrée, c'est que toutes les populations, française, annamite et autres, vivant sur cette terre d'Indochine, s'indignent des actes barbares des aviateurs américains et anglais.

C'est l'indignation d'un peuple qui, au cours d'une vie paisible de laboureur, de commerçant, a brusquement souffert des horreurs des bombardements, et des mitraillades.

La cruauté anglo-saxonne est évidente. Les radios de San-Francisco, de Londres, de New-Delhi ont beau mentir. Nous ne sommes pas dupes de vos paroles mielleuses ! Vos mensonges nous répugnent !...

(DONG-PHAP du 17 mai 1943.)

La lutte contre les spéculateurs, au Tonkin.

Les pouvoirs publics sont décidés à frapper impitoyablement les accapareurs, ennemis du peuple, si haut placés soient-ils !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Au Tonkin, par ailleurs, la situation s'est déjà améliorée, du moins en ce qui concerne le riz.

On ne peut que féliciter l'Administration de ses efforts, d'abord pour résoudre la crise du riz, aggravée de craintes sans fondement, ensuite pour assurer à la population tonkinoise sa nourriture quotidienne, aux plus justes prix, et supprimer du même coup toute cause de spéculation scandaleuse et d'alarme injustifiée. Faisons le vœu que les propriétaires acceptent de bonne grâce les propositions administratives, et que la bataille du riz une fois gagnée, nos dirigeants s'attaquent à d'autres crises, comme celles du sel, des tissus, des denrées alimentaires de première nécessité, etc... qui pour n'être pas aussi aiguës que celle du riz, n'en aggravent pas moins les difficultés de la vie quotidienne, et influent sur le moral des laborieuses populations indochinoises.

(ACTION du 24 mai 1943.)

LA VIE INDOCHINOISE

Du 16 au 23 mai 1943.

DIMANCHE 16

Kandal. — Le Résident Supérieur Gautier préside à Takhmau une manifestation économique fort réussie, comportant notamment un concours fruitier où voisinent espèces locales et espèces étrangères, et un champ de foire qui présente de remarquables sujets bovins, porcins, ainsi que de basse-cour.

Hanoi. — Le général Mordant est de retour à Hanoi après une tournée dans la Moyenne et la Haute Région tonkinoise.

Tourane. — Inauguration des aménagements de la nouvelle plage de My-khê, située à deux kilomètres de la ville.

LUNDI 17

Hanoi. — Les funérailles de M. Pham-gia-Khanh, Tri-huyên de Cam-khê, mort en service commandé, ont lieu en présence du Résident Supérieur Hælewyn, de S. E. Hoang-trong-Phu, et de hautes personnalités franco-annamites.

Nam-dinh. — Le Congrès de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul se réunit à Nam-dinh, en souvenir du X[e] anniversaire de la fondation de cette œuvre en Indochine. Mgr Chaize adresse en cette occasion un message de dévouement à l'Amiral Decoux.

MERCREDI 19

Dalat. — L'Amiral Decoux visite les travaux d'assainissement de Dalat, et l'exposition d'urbanisme.

— L'Amiral et M[me] Jean Decoux offrent en l'honneur de S. E. Yoshizawa un dîner auquel assistent de hautes personnalités franco-nippones.

Hanoi. — L'*O. F. I.* annonce la mise en circulation d'un nouveau billet de 1 piastre.

JEUDI 20

Hanoi. — Réunion de l'Assemblée générale de la Ligue pour la Protection de la Femme et de l'Enfant annamites.

VENDREDI 21

Dalat. — L'Amiral Decoux visite divers emplacements du « Plus Grand Dalat », réservés aux projets de construction, notamment le quartier Yersin, qui réunit la Cité Saint-Benoît à la Gare et au Lycée.

SAMEDI 22

Phan-thiêt. — Le Commandant Ducoroy inspecte la septième promotion des moniteurs de Jeunesse.

Nam-dinh. — Une cérémonie, organisée par l'Association Bouddhique de Nam-dinh, se déroule, pour le repos des âmes des victimes non reconnues du dernier bombardement aérien.

Hué. — La soirée organisée au profit de l'entr'aide coloniale féminine, au Cercle Sportif franco-annamite, connaît un plein succès.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

ANNAM

Monique-Anne-Marie, fille de M. Louis Arnaud et de M[me], née Renée Bourillon (18 avril 1943).

TONKIN

Michèle-Janine-Paule, fille de M. Jean-Laurent-Marie Carc et de M[me], née Cauvin (15 mai 1943).

Chantal-Germaine-Antoinette-Marie, fille de M. Marie-Joseph-Joffre-Alphonse David et de M[me], née Simone-Marie-Renée Sicé (18 mai 1943).

Maurice-Bertrand, fils de M. Henri-Giraud-Boris et de M[me], née Paule-Marie-Laurence Lezay (20 mai 1943).

Yvette-Suzanne-Lucette-Marie, fille de M. Pierre-Jules-Auguste-Philippe Monteil et de M[me], née Suzanne-Louise-Henriette Alfred (21 mai 1943).

Gilbert, fils de M. Roger Francis et de M[me], née Mohamed Zohrah (23 mai 1943).

COCHINCHINE

Georges-Henri-René, fils de M. et de M[me] Tounot (17 mai 1943).

FIANÇAILLES.

ANNAM

M. Pierre Baudelaire avec M[lle] Suzanne Delsalle.

TONKIN

M. Henri Cadet avec M[lle] Jacqueline Piton.

M. Ludovic-Désiré-Maxime Février avec M[lle] Antoinette Vaudran.

M. Jacques Martin avec M[me] Charlotte Perriand.

COCHINCHINE

M. Paul-Antoine Cantoni avec M[lle] Jeanne-Danielle-Henriette-Jacqueline Grospelier.

M. René-Henri Pol avec M[lle] Marcelle-Jeanne-Chandier.

CAMBODGE

M. Huat-Phat avec M[lle] Seng-Hong.

M. Méasketh-Caimeroun avec M[lle] Oung-Hammali.

MARIAGES.

TONKIN

M. Albert-Raymond-Germain Girodolle avec M[lle] Andrée-Marie-Edmée-Benjamine Coste (22 mai 1943).

DÉCÈS

TONKIN

M[lle] Jacqueline Martin, fille de M. et de M[me] Claude Martin (13 mai 1943).

M[me] Marie-Thérèse-Camille-Renée Hansberger (19 mai 1943).

M. Casimir-Louis Achard (20 mai 1943).

M. Louis-Robert Grivel (20 mai 1943).

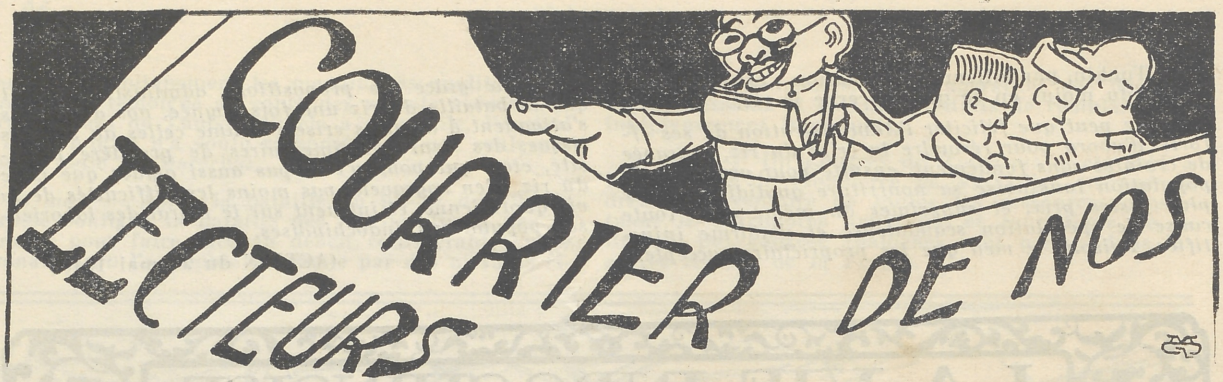
M. Henri Crouzier (22 mai 1943).

COCHINCHINE

M. Michel Gérard (15 mai 1943).

Yvonne-Marie-Antoinette Perrier (20 mai 1943).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



~ **R. G..., à Hanoi.** — Il n'y a plus d'eau à Hanoi ! Hélas, cher lecteur — vous n'êtes pas le seul à vous lamenter ! Toute la ville en parle, et le peuple murmure. Chacun s'étonne qu'une telle situation puisse se produire dans une cité bâtie sur les bords d'un fleuve réputé pour son débit. Nous ne pouvons que transmettre votre requête à la Compagnie des Eaux qui, comme le dit notre collègue « L'Action », doit être atteinte de rétention de machine.

Nous vous suggérons également de fréquenter la piscine du Cercle Sportif. C'est non seulement le dernier endroit où l'on cause, mais aussi le dernier endroit où l'on se lave.

Et puis pensez un peu à nos concitoyens annamites qui attendent des heures devant des bornes-fontaines réticentes.

~ **J. H..., à Phnom-penh.** — Vous vous plaignez du marché noir. Il y a de quoi, cher Monsieur, mais ne trouvez-vous pas que nous sommes encore privilégiés en Indochine où l'on ne voit pas de trafic du genre de celui-ci, rapporté par « Paris-Soir » du 25 janvier 1941 :

« Un faux mage, le Grec Nicolas Stratti, qui vendait à ses clients de l'eau bénite à raison de 20 francs le litre, vient d'être arrêté ! »

~ **N. V. V..., à Phan-thiêt.** — Vous nous dites que les Annamites doivent réagir contre l'individualisme qui les a gagnés et pour ce, revenir au pur confucéisme de leurs ancêtres. Nous estimons que vous simplifiez beaucoup trop le problème ; nous irions même jusqu'à dire que si le peuple annamite n'a pas une élite plus fournie et des valeurs humaines plus nombreuses et plus différenciées, c'est précisément par suite d'un manque d'individualisation, dont est responsable le Confucéisme conformiste et rigide qui sacrifie exagérément la personne humaine. En résumé, nous pensons que si, nous, Français, nous avons été au delà de la marge normale d'individualisation que chaque homme doit atteindre pour se réaliser pleinement, vous, Annamites, êtes restés en deçà. Au reste, nous avons développé cette idée dans un article paru dans le numéro 110, auquel nous vous prions de vous reporter.

~ **G. B..., à Saigon.** — Pour l'histoire des rapports entre l'Etat soviétique et l'Eglise orthodoxe russe depuis 1917 jusqu'à nos jours, vous pouvez consulter l'excellente étude de Alexandre Marc, parue dans l'ouvrage « Le Communisme et les Chrétiens » (Collection Présences, Plon, éditeur).

Ni Marx, ni Lénine, ni Staline, n'ont jamais prôné, du point de vue doctrinal, la persécution religieuse mais seulement la propagande anti-religieuse, qui devait à leurs yeux liquider rapidement le christianisme. Seulement le christianisme n'a pas été liquidé et des persécutions ont eu lieu quand il se montrait trop résistant, ce qui n'a fait bien entendu que le renforcer... A l'heure actuelle les rapports entre l'Etat soviétique et le Métropolite de l'Eglise russe font l'objet d'une sorte de concordat provisoire...

~ **T. T. M...** — Nous partageons votre admiration pour le poète lépreux Hàn-Mac-Tu. Mais nous estimons que la traduction de ses vers en français, quelque habile qu'elle soit, ne peut donner qu'une idée infidèle de son talent. Aussi excusez-nous de ne pas donner suite à votre demande. Merci de vos appréciations élogieuses et de vos encouragements.

~ **N. B..., à Hanoi.** — Oui, certes, il est difficile de trouver une maison, voire de la conserver. Nous ne pouvons rien faire pour vous, cher lecteur, tout au plus vous conseiller de vous inspirer à l'avenir de l'adage bien connu : « motu proprio », qui se traduit comme chacun sait : « pas un mot au propriétaire ».

~ **Abonné 538, à Cao-bang.** — Ne soyez pas si impatient. A quoi bon faire couler des fleuves de sang et mettre tout le monde au poteau. La Révolution Nationale est une révolution dans la paix. C'est une œuvre de longue haleine, faite d'efforts patients, tenaces et persévérants. Méditez la formule scoute pour calmer les enthousiasmes trop débordants : « N'oublie pas de respirer ».

~ **M. L..., à Saigon.** — Vous oubliez que l'Association Alexandre de Rhodes ne dirige « Indochine » que depuis septembre 1942. Nous ne saurions donc encourir la responsabilité des faits que vous nous signalez.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 112

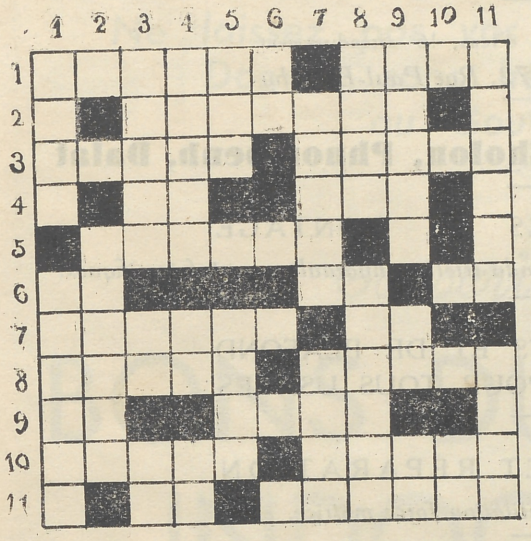
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1	B	I	L	A	I	N	■	C	E	P	E
2	A	B	B	E	■	A	B	O	■	R	A
3	S	I	■	T	■	T	A	S	T	U	■
4	I	S	■	I	O	T	A	■	A	N	E
5	L	■	F	U	T	I	L	E	■	E	P
6	E	C	■	S	■	E	■	C	■	S	I
7	■	A	F	■	E	R	G	O	T	■	N
8	V	U	L	G	O	■	R	U	I	N	E
9	I	X	I	O	N	■	I	T	E	■	■
10	D	■	R	■	■	A	V	E	R	T	I
11	E	U	T	E	R	P	E	■	S	E	L

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MOTS CROISÉS N° 113

Horizontalement.

1. — Au service d'un célèbre personnage de comédie — Unités de recensement.



2. — Verbe qui exprime tantôt la tyrannie et tantôt la complaisance.
3. — Pavé — Prénom d'un poète.
4. — Deux lettres de canne — Pour s'éclairer.
5. — Espère.
6. — Deux lettres de Polybe — Diphtongue — Ile.
7. — Jeu — Associés d'ordinaire anglais.
8. — Exprime en deux mots la détresse — Capitale d'un ancien pays de France.
9. — En naissant — Nous font comprendre.
10. — Quadrupède — Finissez.
11. — Mesure de poids — C'est pourquoi, disait Cicéron.

Verticalement.

1. — Lit — Abritent des cyprinidés.
2. — Table à jouer.
3. — Peut donner la mort — Court dans la prairie — Interjection espiègle.
4. — Voué — Diphtongue — En matière de.
5. — Entre le quai de la Tournelle et le quai de l'Hôtel de Ville — Qualité native ou acquise.
6. — Affirme en riposte.
7. — Protégea — Satisfait.
8. — Fendit légèrement — Prépara un certain légume.
9. — Inspire des plaintes — Conjonction — Initiales d'un pape.
10. — Détenu.
11. — Fleuve très ancien — Emploie des périphases.

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION

FORCE MOTRICE

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.

Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques.

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND
MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

LA REVUE NATIONALE CHINOISE

REVUE MENSUELLE FRANÇAISE

DE SHANGHAI ET DE LA CHINE

▼

ABONNEMENT :

Tarif international : **15 $ 00**

Apt 8 — 1363, Rue Lafayette — SHANGHAI

Administrateur et Directeur : G. SAX-DARNOUS

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

LE BUREAU EST OUVERT :

LE MATIN :
de 7h. à 11h.30

L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques